

# LIBER

## BULLETIN

Montréal, novembre 2009

Cahier d'information et de promotion des éditions Liber

### Billet

Pas un jour sans entendre parler de livres numériques, de lecteurs numériques, de subventions au numérique, d'ouvrages disponibles en ligne, d'auto-édition, de bibliothèques virtuelles. Alors qu'on se croyait dans le coup, hier, on s'avise, aujourd'hui, de son propre retard, de sa lenteur. On se sent largué, on ne sait pas très bien par quoi. On sent qu'une menace pèse sur soi, une menace insaisissable, omniprésente et sans pitié. On s'arrache alors de peine et de misère au travail monacal du tête-à-tête avec le texte pour tendre l'oreille terrifiée aux inventeurs du futur, aux dessinateurs de demain. Google: tant de millions de titres numérisés; Europeana: tant de centaines de milliers de titres numérisés; Editis: tant de titres numérisés en ligne de tant d'éditeurs; agrégateur Anel-La Marque: des dizaines de titres numérisés de tant d'éditeurs; MadeinchinaNet... — je ne sais pas, mais on va sans doute me l'apprendre bientôt. Une enquête de la foire du livre de Francfort 2009 nous annonce encore que «les ventes de contenus numériques dépasseront le papier en 2018». La prophétie n'a rien d'improvisé. En 2018! À quelle heure?

Tout cela étourdit. La machine manifestement emballe et l'éditeur en a le souffle coupé, désorienté par la farandole qui s'agite autour de lui et à laquelle il est lui aussi convié. Car on lui demande en effet: «Et vous, passerez-vous au numérique?» Naturellement, si on veut certes entendre son opinion, on attend surtout sa décision. Participera-t-il à la grand-messe ou sera-t-il irrévocablement éjecté du défilé? Il perd pied, bafouille, répond n'importe quoi: «Oui, on y pense!»

Mais à quoi s'agit-il de penser en fait? En matière de technique, la pensée ne fait rien à l'affaire: les innovations s'imposent d'elles-mêmes par le simple poids de leur présence massive, l'industrie y veille. (À cet égard, on consultera le site <www.paperblog.fr>, qui reproduit un schéma, inquiétant et baroque, de ce que les responsables appellent la carte du Tendre de l'eBook.) Du jour au lendemain, les machines à écrire n'existent plus, vous voilà avec un ordinateur, et puis avec un lien internet, et puis avec des textes numérisés accessibles en ligne. Que les vôtres en soient aussi, ce n'est qu'une question de temps, court en général. Il suffit que votre distributeur, lui-même emporté dans le même remous sur l'orbite à côté, vous appelle un matin pour vous annoncer que, eh bien voilà, nous avons maintenant un comptoir numérique internet, avez-vous des titres qui peuvent être mis en ligne? Comment refuser? Qu'y a-t-il à penser dans l'affaire?

On se demande tout de même: est-ce un jeu à somme nulle? Je veux dire, le canal électronique ne fait-il que distribuer autrement les lecteurs ou en fait-il apparaître de nouveaux? Où? Combien? On se demande aussi: peut-on lire la série *Sagesses* de Jacques Marchand ou *Reconnais-toi toi-même* d'Aline Giroux indifféremment sur BlackBerry et sur papier? S'agit-il de «lire» dans les deux cas? On en arrive même à se demander si on pourra encore dire: «J'ai un ami imprimeur» et «Allez chez Truc, c'est une bonne librairie». La rêverie, on le voit, devient vite apocalyptique.

Dans l'ensemble, on peut sans doute dire que la révolution numérique a entre autres effets de gonfler démesurément, au moins techniquement, la capacité de l'offre de livres, de textes. La question de la demande me semble négligée. Sans doute parce qu'on ne lui a pas encore trouvé de solution technique. Les campagnes publicitaires de stimulation électronique gagneraient-elles vraiment en efficacité parce que le produit serait virtuel? Le ministère de l'Éducation, le ministère de la Culture, convaincront-ils plus facilement la population de télécharger la version électronique des grands textes? Mais admettons qu'on puisse aussi amplifier la demande, il reste encore le problème de savoir laquelle. S'adressera-t-elle à nous? s'interroge l'éditeur. À ces ouvrages précis qui demandent autre chose que d'être consommés? Pour le savoir, il faut se mêler à la kermesse.

Et d'ailleurs a-t-on vraiment le choix? Cela se fera, en tout cas, ou ne se fera pas, sans même qu'on ait à y penser, comme pour le reste. Aussi, il vaut sans doute mieux reprendre ses esprits et retourner au tête-à-tête avec le texte.

Giovanni Calabrese

### Entretien

## Andrée Yanacopoulo Henri F. Ellenberger



*Andrée Yanacopoulo, vous venez de faire paraître la biographie de Henri Ellenberger, médecin, psychiatre, criminologue, et auteur de l'œuvre monumentale La découverte de l'inconscient (1970). Né en Afrique en 1905, il a longtemps vécu en France et en Suisse puis il a passé quelques années aux États-Unis avant de s'établir au Canada, à la fin des années 1950. Il a enseigné à l'université McGill et à l'université de Montréal, où vous avez à la fois enseigné et étudié. Vous l'avez donc connu. Quels souvenirs en gardez-vous?*

Je l'ai «rencontré» plutôt que «connu». La première fois, c'était au Allan Memorial Institute, l'annexe psychiatrique de l'hôpital Royal Victoria. Je faisais alors partie du département de sociologie de la faculté des sciences sociales de l'université de Montréal; j'étais professeur adjoint à mi-temps et enseignais la psychiatrie sociale. Guy Rocher, le directeur, m'y avait obtenu un stage de «rafraîchissement» en psychiatrie (je venais d'arriver au pays). J'ai un jour demandé à un interne qui était cet homme un peu étrange qui venait de traverser le hall d'entrée, perdu dans ses pensées. «C'est le Dr Ellenberger.» Et puis, l'année d'après, il est entré au département de criminologie, nos bureaux n'étaient pas loin l'un de l'autre, on se disait poliment bonjour en se croisant dans le couloir.

C'était un homme très timide, peu engageant donc, qu'on ne savait trop comment aborder à moins d'avoir un motif précis, mais dont on disait qu'il était charmant lorsqu'on le connaissait et, surtout, qu'il était un puits d'érudition. Comme, tout en enseignant, je terminais ma maîtrise en sociologie et devais suivre des cours, j'ai choisi l'un de ceux qu'il donnait, celui sur la psychiatrie criminologique. (À ce cours assistaient également, entre autres, Marie-Andrée Bertrand, qui devait devenir l'estimée criminologue que l'on sait, et le sergent Léo Plouffe, qui allait bientôt s'illustrer en désamorçant les bombes du FLQ — ce pour quoi il s'attirera cette remarque ironique de Denis Szabo: «Vous vous rendez compte que vous risquez votre vie pour la Reine!») J'ai encore mes notes de cours et les garde précieusement.) Peu à peu, je me suis risquée à lui glisser un petit mot de temps en temps, et un jour que j'allais le voir dans son bureau — je ne sais plus pourquoi — je l'ai trouvé occupé à trier les livres et documents de sa bibliothèque. Je l'ai regardé faire, il m'en a donné plusieurs en me disant

qu'il n'en avait plus besoin — je les ai toujours. La dernière fois que je l'ai vu, c'était peu avant sa mort; je voulais lui poser des questions sur Hans Selye, dont j'étais en train de préparer la biographie scientifique. Pensionnaire dans une maison de retraite, physiquement mal en point, il avait eu malgré tout la générosité de me recevoir... mais, sous le choc de le voir ainsi, tout déformé, j'ai à peine osé lui parler, et je m'en veux encore de lui avoir répondu si évasivement alors qu'il me demandait avec intérêt ce qu'avait été ma vie pendant ces longues années où nous nous étions perdus de vue.

*Ellenberger a vécu sur trois continents. Reconstituer son parcours a sans doute demandé un grand nombre de déplacements, de rencontres, de va-et-vient. Concrètement est-ce que tout cela s'est fait sans douleur?*

Mais oui, sans douleur, comme vous dites. J'ai eu la chance, pour commencer, d'avoir un soutien illimité de la part de sa fille Irène, qui habite à Montréal; elle a en sa possession beaucoup de documents familiaux, qui remontent jusqu'à la troisième génération, c'est dire de quelle aide précieuse ils m'ont été; il faut savoir que la famille Ellenberger, généralement

parlant, a un très grand souci de ses archives et conserve soigneusement correspondances, photos, dessins, articles divers, etc. Par la suite, je suis allée quelques fois à Paris, où j'ai d'une part consulté le centre de documentation Henri F. Ellenberger, qui jouxte la bibliothèque médicale Henri Ey au centre hospitalier Sainte-Anne, et d'autre part rencontré à plusieurs reprises Michel F. Ellenberger, le fils aîné, qui a fort généreusement mis à ma disposition tout ce qu'il possédait concernant son père. Ce centre de documentation, qui a été fondé en 1992, abrite, comme son nom l'indique, les archives d'Henri Ellenberger — l'université de Montréal ayant refusé à l'époque de les prendre —, soit essentiellement sa correspondance, qui est énorme (une douzaine de profonds tiroirs), une grande partie de sa bibliothèque, laquelle comprend aussi des recueils qu'il constituait lui-même en faisant relier en volumes les photocopies des articles qu'il voulait garder par-devers lui; mais aussi et surtout son journal personnel, composé de quarante-deux cahiers manuscrits et rédigé en espéranto (c'est la langue qu'il utilisait pour échapper à ses proches). Est responsable de ce centre la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse, qui existe depuis décembre 1982.

*Ellenberger a beaucoup publié (la bibliographie placée à la fin de l'ouvrage l'atteste), sans compter ses journaux personnels, ses notes, les lettres, etc. Qu'est-ce que cette quantité de textes vous donne à penser?*

Commençons par ses publications. Leur nombre est en effet impressionnant, même abstraction faite d'un inévitable recyclage pour lequel il faisait preuve d'une grande habileté mais qu'il est loin d'être le seul à avoir pratiqué. Témoignant d'une grande érudition et donc d'un travail acharné, elles touchent, certes, plus d'un domaine: le folklore, la victimologie, la psychiatrie dynamique, la psychiatrie comparée, la criminologie... Mais surtout, elles ont ceci de remarquable qu'elles sont toujours bien documentées, bien étayées, bien structurées, et enrichissent sans contredit nos connaissances. Contrairement à Selye, par exemple, qui s'enorgueillissait d'avoir plus de mille publications à son nom mais qui, à la fin de sa vie, reconnaissait qu'il y en avait tout au plus une dizaine de véritablement valables. Selye, lui, publiait pour publier, ce qui n'est absolument pas le cas du chercheur sérieux et fécond qu'était Ellenberger. Quant aux innombrables écrits personnels: petits carnets sur lesquels il notait jour par jour ce qu'il avait fait, feuilles volantes auxquelles il confiait ses réflexions ou ce qu'il appelait ses exercices d'écriture automatique, ou qu'il remplissait d'une suite de psaumes de la Bible, des listes de ses déplacements ou des diverses étapes de sa vie, etc., etc., je ne sais qu'en penser. Dire qu'ils trahissent une «manie obsessionnelle de se confier au papier» est un truisme. Se méfiait-il de sa mémoire ou, mieux, voulait-il l'entretenir? Trouvait-il que l'écrit conférait plus d'existence, plus de concrétion à une vie qui devait lui sembler bien courte en comparaison de tous les savoirs qu'il voulait embrasser — une vie qui finirait par lui échapper? Lui seul pourrait nous éclairer.

*Vous avez consacré également une biographie à Hans Selye, lui aussi médecin qui, comme Ellenberger, a travaillé à l'université McGill et à l'université de Montréal, et qui est connu comme le «père du stress». Est-ce que la rédaction de la biographie a posé dans les deux cas le même type de problèmes? Avez-vous abordé les deux hommes de la même façon? Vous sentez-vous plus proche de l'un que de l'autre?*

Ces deux biographies ont été construites de façon différente, je dirais à l'opposé même l'une de l'autre. Et cela n'a pas relevé d'une décision de ma part, mais a été dicté par la documentation dont je disposais. Concernant Ellenberger, les données



Henri et Émilie Ellenberger, avec leurs enfants André, Michel, Hélène et, à l'avant-plan, Irène (1946)

suite p. 2

## Opinion

# La fin de l'édition



©Alain Décarie

Le commerce de livres en ligne a résolu le problème essentiel de la librairie traditionnelle, celui des murs. Car on a beau s'appeler FNAC, Furet du Nord, Barnes and Nobles ou Renaud-Bray, il arrive un moment où il faut loger les nouveaux arrivages sur les rayons, qu'on doit par conséquent libérer de leurs anciens locataires. Internet permet donc aux librairies virtuelles, reliées aux sources mêmes de fabrication et d'entreposage des livres, éditeurs et distributeurs, d'offrir partout sur la planète tout ouvrage existant. Je décris là, notez bien, une simple phase du processus, employant encore des mots devenus inadéquats, dans la mesure où, à la vérité, la fabrication et le stockage auxquels je fais allusion, les volumes eux-mêmes dont je parle, auront bientôt perdu leur lourdeur matérielle. Le projet de numérisation des livres entrepris par Google et par toute une série d'autres agrégateurs de contenu n'est qu'une étape dans la transformation globale au bout de laquelle tous les textes du monde, tous ceux qui existent en tout cas, héritage du passé ou résultat ininterrompu de la logorrhée de la civilisation, écrite, orale, musicale ou illustrée, auront une existence impalpable et éternellement disponible quelque part entre deux terminaux électroniques. Si, dans un premier temps, le commerce en ligne modifie la nature de la librairie, le livre électronique modifie celle de la bibliothèque, qui souffre du même problème des limites. Car ni la grande bibliothèque de France ni celle du Congrès ni celle d'Alexandrie ne peuvent contenir tous les livres, sauf, comme c'est le cas, à les faire entrer dans l'ordre de l'immatériel. Plus: le livre électronique frappe au fond d'obsolescence librairie et bibliothèque classiques dans la mesure où la «denrée mentale», comme disait Mallarmé, peut désormais passer directement d'un esprit à l'autre.

La technologie électronique a du même coup résolu un important problème des auteurs, celui des

éditeurs. On sait au demeurant que les éditeurs n'ont jamais eu bonne réputation. Un collègue me disait récemment que, selon telle enquête d'opinion, dans l'échelle du prestige et de la respectabilité des professions, l'éditeur arrive au bas de la hiérarchie, quelque part non loin des politiciens et autres usurpateurs. Jusqu'ici c'était un mal nécessaire puisque, parfois, il pouvait avancer de l'argent à des écrivains impécunieux, par exemple, ou tirer de l'ombre le génie inconnu. Mais on s'apercevait vite finalement qu'il ne parlait qu'argent, qu'il était d'une ignorance et d'une insensibilité crasses, qu'il mentait, ne tenait pas parole, qu'il modifiait les textes sans en prévenir l'auteur et qu'il commettait ce faisant erreurs et contresens. Dans la biographie récente de Henri F. Ellenberger (p. 231), Andrée Yanacopoulo raconte ainsi que la première édition allemande du grand œuvre *The Discovery of the Unconscious* (*La découverte de l'inconscient*) devait, on le comprend, consterner l'auteur: on avait mis les illustrations du second volume dans le premier et inversement, l'index original avait été remplacé par un autre, inutilisable, et on avait oublié les cinq dernières pages du livre. Un éditeur peut faire beaucoup de dégâts. Sur le thème financier, chaque génération d'écrivains et d'observateurs littéraires s'indigne de ce que, dans la répartition du revenu des ventes, l'auteur ne récupère que 10% du prix de détail, là où l'éditeur en empoche 35% (dont 20%, il est vrai, vont déjà à l'imprimeur). Nathalie Collard (Cyberpresse, 25 février 2009) souligne dans ce sens que «c'est l'auteur qui a eu l'idée d'un livre, qui s'échine sur sa table de travail, qui cherche, qui doute, qui sue... Et à la fin c'est lui qui retire le moins de la vente de son livre. Ce n'est pas normal.» Je ne sais pas ce que veut dire «normal» et je laisserai sans description le passage de l'«idée du livre» (ou de ce qu'on appelle encore manuscrit) au livre proprement dit, me contentant de noter que, souvent, l'auteur et l'éditeur sont deux pauvretés qui se rencontrent et que, entre eux, il ne vaut pas la peine de faire un concours d'injustice. C'est ici le moment de rappeler que Brassens chantaient: «Ah c'est pas joli, ah c'est pas poli/Ah une fesse qui dit merde à l'autre.» Mais enfin, peu importe, l'essentiel est que l'éditeur devient à son tour une pièce superflue du mécanisme.

On peut penser que je force le trait, ce qui est peut-être vrai, je lis pourtant ceci sous la plume de la femme de lettres Dominique Blondeau: «Depuis des siècles, le monde de l'édition est resté immuable. Les éditeurs contrôlaient tout depuis l'acceptation des manuscrits jusqu'à la distribution des livres. Aux auteurs dissidents qui voulaient échapper à cette pratique obligée, il ne restait que l'auto-édition à des prix prohibitifs et des obstacles à la distribution quasi infranchissables. Mais voici que grâce à la révolution informatique, une nouvelle voie s'offre aux auteurs qui ne veulent pas passer par la filière rigide des éditeurs. En effet, internet apporte une solution originale, pratique et gratuite aux auteurs qui veulent s'affranchir de toute entrave» (*L'Unique*, septembre 2007, p. 4). «Échapper à cette pratique obligée», à une «filière rigide», «s'affranchir de l'entrave»: le ton est bien à la libération. L'autrice ajoute qu'on

trouvera sur le site lulu.com tout ce qu'il faut pour passer de la possibilité à l'acte: «L'auteur devient aussi l'éditeur» — désormais inutile. Je n'entre pas, là non plus, dans la cuisine de l'auto-édition, mais je note que, sur le site mentionné, on laisse entrevoir que la récompense pour l'affranchissement n'est pas seulement esthétique, psychologique ou morale, elle est aussi pécuniaire: «Vendez votre livre à travers le monde», y lit-on, ce qui fait quand même un bassin démographique considérable. Et pour ajouter au plaisir de la libération, on évoque la satisfaction de faire aussi œuvre sanitaire utile: «Plus j'avancais dans mon projet, dit Mme Blondeau, plus je me rendais compte que je travaillais aussi pour l'environnement. Plus de pilonnage, donc plus de gaspillage de papier. Ni de stocks de livres qui moisissent dans un entrepôt» (*Livre d'ici*, novembre 2007, p. 14). Je m'empresse quand même de préciser que le type d'auto-édition dont il est question ici aboutit néanmoins à un document imprimé, mais ce n'est là qu'une fantaisie qui n'a rien d'obligatoire, et qu'on peut donc considérer comme une forme intermédiaire du livre numérique qui se passe d'incarnation.

On oppose en général au raz de marée électronique et à l'invasion du virtuel que la résistance viendra des exigences du corps. Car c'est par le corps que nous rencontrons le livre, objet-corps lui-même, qu'on fait sien, qu'on transporte, qu'on feuillette, qu'on annote, qu'on compare à son voisin dans un même geste, dans lequel on s'absorbe selon un rituel physique variable mais essentiel, etc. Cela est vrai et, dans ce sens, personne ne semble vraiment inquiet pour l'avenir du livre, tant il est vrai que même à son égard la charnalité du monde est décisive. La signification de l'immatérialisation du livre n'en est pas moins inquiétante, car celle-ci déteint sur tout le reste et le fait oublier. Je vois pour ma part dans la fascination qu'on a pour elle un double syndrome que les possibilités technologiques actuelles exacerbent. Le premier est celui du besoin panique de reconnaissance. Le second traduit la peur ou le refus du jugement.

À la fin des années 1960, Andy Warhol prédisait que tout le monde aurait à l'avenir quinze minutes de célébrité. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication ne lui ont pas donné tort. Pourtant sa prévision traduit mal ce qui se passe aujourd'hui. Car la demande de célébrité est de nos jours impérieuse — ne dispose-t-on pas de tous les moyens de l'obtenir? — et, en raison du flux continu de la concurrence mondiale en cette matière, elle doit être constamment relancée. Par demande de célébrité, je veux décrire cette position où, seul, on s'adresse à tous, de qui on attend une reconnaissance salutaire. Je crois que c'est cela qui s'exprime à travers blogs, forums, sites personnels où, comme le dit également d'une certaine façon le site lulu.com, on a le monde à ses pieds. Regardez-moi, lisez-moi, achetez-moi! crie-t-on de partout à la planète entière. Mais la distance, si infime paraîsse-t-elle aux yeux du fantasme, entre la possibilité technique d'atteindre son objectif et le résultat réel persiste, le désir, tel un inévitable *coitus interruptus*, est sans cesse déçu et donc exaspéré. L'amitié de quelques-uns, le respect de quelques

autres, leur confiance, le dialogue avec eux, leur simple présence à nos côtés n'arrivent plus, je ne dis pas à combler notre besoin de reconnaissance, mais même pas à le calmer. La proximité au reste est délestée de toute valeur: le salut viendra du monde entier ou il ne viendra pas.

Pour ramener mon commentaire à la question du livre, je dirai que cette reconnaissance passe traditionnellement par la pratique du choix. Le choix est le précipité du jugement. Il est bon à cet égard de citer ici un extrait de *Pierre Grassou*, une nouvelle de Balzac qui raconte la triste réussite d'un artiste médiocre. Le début de la nouvelle parle de l'Exposition des ouvrages de sculpture et de peinture et le narrateur regrette que, depuis 1830 (la nouvelle est de 1839), ce salon perde tout intérêt. Pourquoi? «En offrant autrefois l'élite des œuvres d'art, le Salon emportait les plus grands honneurs pour les créations qui y étaient exposées. Parmi les deux cents tableaux choisis, le public choisissait encore: une couronne était décernée au chef-d'œuvre par des mains inconnues. Il s'élevait des discussions passionnées à propos d'une toile. [...] Aujourd'hui, ni la foule ni la critique ne se passionneront plus pour les produits de ce bazar. Obligées de faire le choix dont se chargeait autrefois le jury d'examen, leur attention se lasse à ce travail; et, quand il est achevé, l'Exposition se ferme. [...] Au lieu d'un tournoi, vous avez une émeute; au lieu d'une exposition glorieuse, vous avez un tumultueux bazar; au lieu du choix, vous avez la totalité.» En transposant les choses, il me semble que l'on puisse dire que les quatre murs d'une librairie enjoignent au libraire de choisir, de même au bibliothécaire. Ce choix n'est pas arbitraire, mais résulte d'un ensemble de critères qui font appel aux compétences, aux connaissances, à une certaine part de la culture, que le public sanctionnera ou cautionnera en choisissant encore dans cette première sélection. De même, l'éditeur choisit des manuscrits et, de ceux-là, les uns féconderont les esprits, les autres, non. La culture résulte de cet ensemble de choix, c'est-à-dire d'administration des limites.

Bien sûr on peut se révolter contre ces choix et contre ceux qui les imposent, par exemple en en proposant d'autres. Les nouvelles technologies permettent d'aller dans un tout autre sens, celui de se passer de toute forme de choix, d'échapper en somme au jugement. On se passera donc de l'éditeur, du libraire, du bibliothécaire, du critique, éventuellement du professeur, comme dans l'auto-médication on se passe du médecin. *Directly to the consumer*. Du producteur au consommateur, comme dans l'expérience épistolaire que poursuit Marie Laberge en envoyant directement aux lecteurs (qui auront payé) les lettres de son personnage (il est vrai que, dans ce cas, les lettres sont bien concrètes). L'auteur peut enfin s'entretenir seul à seul avec son lecteur, d'esprit à esprit, de virtualité à virtualité, l'un et l'autre libérés aussi bien du poids de la réalité du livre que de ces formes encombrantes de médiation qui incarnent le travail quotidien des systèmes de significations et d'interprétation qu'on appelle culture.

Giovanni Calabrese

## Entretien

# Andrée Yanacopoulo

suite de la p. 1

étaient très, presque trop, abondantes — mais ne nous plaignons pas. J'ai ainsi pu me reposer sur elles, évoquer sans mal son enfance et son adolescence dans tous leurs détails puis parler de son travail d'historien sans éprouver, sauf exception, le besoin de rencontrer des témoins. Pour Selye, la situation était tout autre. D'abord parce que, enfant, il a été ballotté d'un pays à l'autre du fait des événements dans lesquels il a été plongé (essentiellement, la fin de l'empire austro-hongrois et le remaniement géographico-politique effectué par la conférence de la Paix après la première guerre mondiale) et donc qu'il n'a pu conserver aucun document; et parce que, une fois devenu adulte, émigré au Québec et lancé dans une carrière de chercheur scientifique, il s'est tellement préoccupé de son image qu'il n'a laissé aucune note permettant de reconstituer les étapes de son travail de laboratoire — ou s'il l'a fait, il n'en reste rien. Il m'a donc fallu partir à la

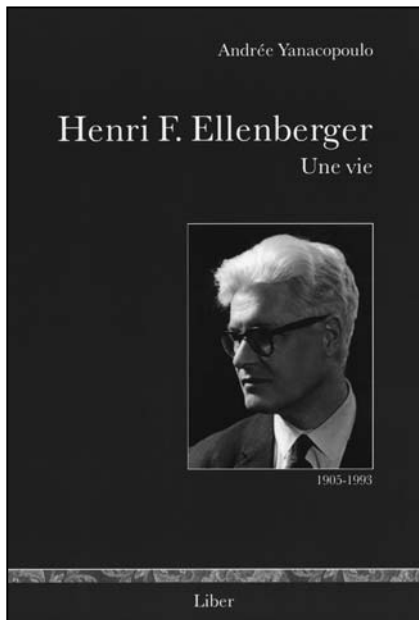
recherche de tous ceux qui, de près ou de loin, avaient travaillé avec lui; comme ils s'étaient, depuis, dispersés au Québec et aux États-Unis, le travail a été long: j'ai fait exactement soixante-dix entrevues, soit en anglais, soit en français, et bien sûr consulté de nombreuses archives.

Pour répondre à votre question, c'est sans hésiter que je vous dirai que c'est d'Ellenberger que je me sens proche.

**Comment résumeriez-vous la contribution essentielle d'Henri Ellenberger? L'essayiste Jacques Dufresne en a fait un «maître»: diriez-vous la même chose et, dans ce cas, un maître de quoi?**

Je ne souscris pas à l'expression de Jacques Dufresne. Certes, Ellenberger est quasi irréprochable, et peut constituer un modèle: celui du chercheur rigoureux, obstiné, intransigeant avec la vérité des

faits; il l'a dit, écrit et répété: si la sœur de Rorschach lui assure que son frère avait les yeux bleus, il ira quand même vérifier la chose sur le passeport dudit — on peut être par conséquent assuré que ce qu'il rapporte est exact. Telle est bien la méthode historique qu'il revendique: les faits et rien d'autre. Mais c'est là justement que le bât blesse, car, comme l'a écrit le mathématicien Henri Poincaré: «La méthode, c'est précisément le choix des faits.» Autrement dit, faire de l'histoire, c'est bien plus que faire état d'un certain nombre de faits, c'est les faire parler, c'est les aménager de telle sorte que de leur agencement émerge un sens, un sens le plus éclairant possible. Il reste que, grâce à ses enquêtes si minutieusement menées, Ellenberger a ouvert nombre de chemins que les chercheurs pourront non seulement emprunter mais encore prolonger pour pénétrer encore plus profondément dans la citadelle du savoir.



Andrée Yanacopoulo  
*Henri F. Ellenberger. Une vie (1905-1993)*  
408 pages, 29\$, ISBN 978-2-89578-194-3  
parution octobre 2009

Entretien

# Rodrigue Tremblay

## Le code pour une éthique globale



**Rodrigue Tremblay, vous êtes économiste, vous êtes professeur émérite d'économie à l'université de Montréal, vous avez également été ministre de l'Industrie et du Commerce sous le premier gouvernement Lévesque, dans les années 1970. Le livre que vous venez de publier chez Liber ne traite pourtant pas d'économie ni de politique, mais d'éthique. Vous avez voulu synthétiser autour d'un «décatalogue rationaliste humaniste» les valeurs phares qui devraient guider l'humanité pour ne pas retomber dans la barbarie de l'intolérance et des guerres de religion. Pourriez-vous nous rappeler rapidement ces valeurs ?**

En effet, les économistes ont de tout temps été préoccupés par les fondements moraux de la vie en société. Un système économique bien organisé doit favoriser le bien commun en canalisant les énergies créatrices des citoyens. Deux des fondateurs de la science économique ont rédigé des ouvrages sur l'éthique. Adam Smith est l'auteur de la *Théorie des sentiments moraux*, bien avant d'écrire les *Causes de la richesse des nations*. De même, David Hume a rédigé son *Traité de la nature humaine* et ses *Dialogues concernant la religion naturelle* en parallèle avec sa théorie de la balance des paiements. Je n'innove donc point avec mon livre sur l'éthique globale. On peut être à la fois économiste et philosophe. En fait, il importe d'être les deux à la fois si on veut contribuer à l'avancement des idées et à celui des sciences de l'homme.

En 2004, le Mouvement laïque québécois me décerna le prix Condorcet de philosophie politique. C'est à l'occasion de la remise de ce prix que je fus invité à préciser ma pensée humaniste. Les dix grands principes humanistes qui soutiennent la structure du livre en sont le résultat. Chaque chapitre du livre présente un principe humaniste de vie en société, en le mettant en opposition avec d'autres principes, surtout d'inspiration religieuse, lesquels sont à mes yeux moins valables. Je les énumère donc sans me soucier de leur ordre: Proclamer la dignité et l'égalité de tous les humains; Respecter la vie et la propriété; Pratiquer la tolérance et l'ouverture; Partager avec les moins fortunés; Ni dominer ni exploiter; Recourir à la raison et à la science; Conserver et améliorer l'environnement; Rejeter toute violence; Prôner une démocratie ouverte; Favoriser l'éducation universelle.

**Dans l'introduction de l'ouvrage vous affirmez que nous vivons une crise de civilisation, une crise morale. Quels sont les exemples qui, à vos yeux, illustrent cette crise ?**

Depuis quelques années, je rédige un blogue international sur la géopolitique et l'économie (www.TheNewAmericanEmpire.com/blog). Mes recherches sur ces questions m'ont persuadé que les causes de nombreux problèmes internationaux (guerres d'agression, spéculation financière outrancière, corruption politique, etc.) sont avant tout morales avant d'être techniques. À titre d'exemple, la façon cavalière avec laquelle les George W. Bush et Dick Cheney ont bafoué la loi internationale et menti sans vergogne pour se lancer dans une guerre d'agression, tout en se disant profondément «religieux», a beaucoup contribué à me persuader que le déclin politique des États-Unis était avant tout le reflet d'une décadence morale. En fait, plus ce pays devient «religieux», moins il est moral. C'est la contradiction fondamentale que j'essaie d'élucider dans le livre: comment des personnes dites religieuses peuvent être en fait très immorales dans leur comportement.

**La cible principale de vos critiques c'est en effet sans conteste la religion. Vous la considérez comme source de mensonge et de haine de l'autre.**

***Vous ne la condamnez pourtant pas vraiment, vous reconnaissez son apport à l'humanisme, et vous admettez qu'elle peut en aider certains (individus ou peuples) à faire face aux difficultés de la vie, mais vous voudriez qu'on la contienne et qu'on la cantonne dans le monde privé — bref, le sujet est complexe. Mais, dites-nous, dans ce qu'on appelle religion, qu'est-ce qui vous semble le plus problématique, le fanatisme, la sensibilité spirituelle, la mysticité, la croyance (la foi) ?***

Je critique moins la religion comme source d'inspiration spirituelle que les religions établies en tant que systèmes de pouvoir et de contrôle des esprits. À mon avis, ce sont les religions prosélytistes, surtout les religions dites abrahamiques (judaïsme, christianisme et islam), qui ont fait le plus de dégâts au cours de l'histoire. Je m'oppose, en particulier, aux enseignements moraux ambivalents de ces religions établies. En fait, mon approche est parallèle à celle de Kant, qui, dans son analyse des religions, en arrivait à la conclusion paradoxale que même si les fondements philosophiques des religions établies étaient faux, il n'en fallait pas moins les accepter (les religions) parce qu'elles étaient une source nécessaire de moralité pour les hommes. Je suis d'accord avec Kant que les religions sont des entreprises fondées sur des croyances fausses et des mythes inventés de toutes pièces. Mais contrairement à Kant, qui vécut au dix-huitième siècle, mon analyse des codes d'éthique d'origine religieuse m'a conduit à la conclusion que ces derniers sont défaillants et inadéquats pour une humanité qui doit vivre et survivre dans un nouveau contexte globalisant. Par conséquent, ma première conclusion est que les religions établies, loin d'être une valeur morale sûre, constituent plutôt une menace morale pour le genre humain, parce qu'elles favorisent le sectarisme, le dualisme moral État-individu, l'anthropomorphisme, l'intimidation, et la séparation arbitraire et non scientifique entre les fonctions physiologiques et cérébrales de l'homme. De là découlent une foule de conséquences néfastes pour l'organisation des affaires humaines, conséquences que je documente en abondance dans le livre.

Je reconnais que les religions établies ont servi à civiliser des peuples ignares dans le passé et qu'elles jouent encore un rôle social et politique utile dans diverses sociétés, en regroupant les personnes dans des organisations englobantes qui dispensent des services (le mot «religion» dans sa racine latine signifie «lier ensemble»). Cela est indéniable. Sous certains aspects, les religions ressemblent à des clubs. Si on est libre de se joindre à eux ou pas et si de tels clubs sont en concurrence, il n'y a rien à redire. Cependant, nous savons tous que tel n'est pas le cas dans de nombreuses sociétés. Les religions étatisées, en particulier, sont de puissants systèmes de pouvoir qui peuvent tout aussi bien opprimer et écraser les individus que les libérer. En effet, on observe que les pays où la liberté humaine est la plus brimée sont des pays fondés sur une religion étatique. Dans un autre ouvrage (*L'heure juste*), j'ai déjà dénoncé les religions laïques totalitaires (communisme, fascisme, par exemple) qui mènent au même résultat.

Dès que les religions cessent d'être une expérience de vie individuelle et une source de spiritualité pour devenir des systèmes politisés et étatiques, elles perdent beaucoup de leur utilité. En effet, il existe un énorme fossé entre la religion comme système, la spiritualité des individus et la moralité. Le fondamentalisme rigide et pyramidal des religions établies, à commencer par les grandes religions abrahamiques, enferme nécessairement les individus dans un carcan intellectuel et moral qui déshumanise. S'accrocher à des dogmes dépassés ou à des règles morales déficientes n'aide nullement à développer une spiritualité personnelle ou une moralité moderne.

Mais la nature ne tolère pas le vide. Si on écarte le dogmatisme moral des religions établies, et l'on a de multiples raisons de le faire, il importe de le remplacer. Le deuxième message du *Code pour une éthique globale* est que les grands principes humanistes de vie en société constituent un code moral universel qui est supérieur à tout autre.

***Une des idées fortes que vous soutenez, me semble-t-il, est celle selon laquelle il n'y a pas une morale différente pour les individus et pour l'État. Ainsi, vous condamnez de façon égale la mise à mort des gens, que cela se fasse de manière criminelle ou de manière institutionnelle (à travers la guerre) ou légale (l'exécution capitale). C'est là un point de vue rarement exprimé. Est-ce que je me trompe ?***

En 2003, la grande revue humaniste américaine *The Humanist* m'a demandé de rédiger un article sur la théorie de la guerre juste, comme complément à mon livre *The New American Empire*. En réalité, plusieurs religions ont élaboré des doctrines pour justifier les guerres, non seulement défensives, mais aussi offensives. Le concept de la «guerre juste» est d'origine chrétienne et remonte à Aurelius Augustinus, mieux connu sous le nom de saint Augustin d'Hippone, au quatrième siècle. C'est à cette époque que le christianisme s'est joint à l'empire romain et qu'il fallut le purger de ses penchants pacifiques. Augustin a rendu un très mauvais service au christianisme, et plus encore à l'humanité tout entière, quand il a proposé de soustraire les dirigeants politiques à la morale chrétienne. D'innombrables guerres et de meurtres auraient pu être évités si la foi chrétienne s'en était tenue à son éthique première. D'une religion des faibles et des déshérités, le christianisme est devenu une religion des États et des souverains, et elle l'est restée pendant des siècles. (Le concept de la «guerre juste» marque quand même un progrès par rapport à ce que la Bible juïdique appelle la «guerre sainte» et l'islam le «dijihad».)

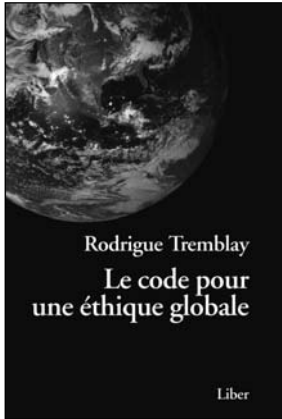
Pour un humaniste, le meurtre commis par un chef d'État est tout aussi répréhensible que celui commis par un individu ordinaire. Il n'y a pas une morale humaniste pour les gens ordinaires et une autre pour les dirigeants.

***Je rappelais que vous êtes économiste. Vous savez donc mieux que moi les critiques qu'on adresse couramment à l'économie (à la cadre des malaises mondiaux actuels (conflits Nord-Sud, tromperie et vol, marchandisation de tout y compris de l'homme, etc.). Cet aspect du monde contemporain occupe peu de place dans votre livre. Vous avez préféré ne pas tenir compte de cette réalité dans l'élaboration d'une éthique humaniste «globale» et dans le constat de la difficulté qu'elle a à se répandre. Pourquoi? Est-ce que cela fera l'objet d'un autre livre peut-être ?***

J'ai beaucoup écrit sur ce sujet, par exemple, «La main invisible du marché... doit parfois être guidée», dans la revue *Options politiques* (juillet-août 2008). Même dans *Le code pour une éthique globale* je traite d'économie. Il y a, vous le savez, dans le neuvième chapitre, un résumé des conditions pour qu'une économie engendre à la fois prospérité et liberté.

Je déplore que l'idée du «dieu-marché» ait émergé au cours du dernier quart de siècle, avec les conséquences néfastes que l'on connaît. En tant qu'économiste, je me suis érigé contre cette fabulation. Dans mon livre, au deuxième chapitre, j'explique les nombreuses lacunes qui peuvent découler du fonctionnement des marchés et quels peuvent en être les remèdes. En particulier, je suis d'avis que le capitalisme débridé est immoral, s'il n'est pas encadré par des réglementations gouvernementales strictes et des programmes de justice sociale. Cependant, je ne peux m'empêcher de souligner qu'il appartient à ceux qui proposent avec une certaine légèreté l'abolition des marchés de préciser par quel système ils entendent les remplacer. Le vingtième siècle nous a fourni l'expérience humaine désastreuse du communisme comme système de rechange. Il ne faudrait pas répéter les erreurs du passé.

En somme, le message central de mon livre est qu'un monde meilleur est possible, et c'est en étant plus humaniste qu'on peut y arriver.



Rodrigue Tremblay  
*Le code pour une éthique globale.*  
Vers une civilisation humaniste  
Préface de Paul Kurtz  
296 pages, 25\$, ISBN 978-2-89578-173-8  
parution janvier 2009

## À propos de...

Rodrigue Tremblay  
*Le code pour une éthique globale*

«La nouveauté de l'approche développée dans cet essai est de faire reposer, du moins en partie, les problèmes politiques et économiques [...] sur des causes morales. [...] La réflexion de Rodrigue Tremblay a valu à son auteur un hommage élogieux de la part de Paul Kurtz [...] qui signe la préface de l'ouvrage.»

Daniel Baril,  
*Forum*, 16 février 2009

Andrée Lajoie  
*Vive la recherche libre!*

«*Vive la recherche libre!* se présente comme la réflexion d'une chercheuse qui, maintenant retraitée, peut prendre un certain recul par rapport au système et en formuler une critique informée. En fait, plus qu'une simple critique, le livre offre plutôt un vibrant plaidoyer pour la "recherche libre".»

Benoit Dubreuil,  
*L'Action nationale*, septembre 2009

Alain Médam  
*La saveur des livres*

«Peintre, sociologue, Alain Médam a publié, il y a trente ans, *Montréal interdite*, véritable plongée dans l'antre de sa cité d'adoption, un livre remarquable, peut-être un des plus beaux consacrés à cette île-ville. *La saveur des livres* [est] une méditation sur ces objets de papier sans lesquels la vie ne serait plus la même. [...] Il s'agit d'un livre original de Médam, un autre, devrais-je dire, de cet auteur qui gagnerait à être plus connu.»

Jean-François Nadeau,  
*Le Devoir*, 5-6 septembre 2009

Marilou Brousseau  
*Ondes de psychanalyse*

«[L]es douze entretiens réunis dans *Ondes de psychanalyse* offrent en résumé le meilleur de la psychanalyse québécoise actuelle. Intelligemment questionnés par la journaliste Marilou Brousseau, les spécialistes qui s'expriment dans ces pages se livrent [...] à une riche analyse de la psyché, nourrie de culture littéraire et philosophique. On est loin des clichés de la psycho-pop. Les ouvrages d'entretiens de ce type manquent parfois de profondeur. Ce n'est pas le cas ici. Les douze intervenants, de même que l'animatrice, sont des connaisseurs, capables de propos à la fois denses et accessibles.»

Louis Cornellier, *Le Devoir*, 19-20 septembre 2009

Gilles Paquet  
*Gouvernance: mode d'emploi*

«Parmi les théories les plus largement employées en gestion, une des plus récentes est celle de la gouvernance. [...] Il fallait un livre synthèse, et le voici. [...] Gilles Paquet présente ici un essai complet sur la gouvernance, avec une revue de la littérature qui présente les principaux cadres d'analyse pertinents et, pour illustrer son propos, il se sert d'exemples de tout genre. [...] Un livre pertinent qui présente plusieurs modèles théoriques, permettant de mieux saisir le concept de gouvernance ainsi que ses champs d'application.»

Manouane Beauchamp,  
*Nuit blanche*, octobre 2009

André Lacroix  
*Critique de la raison économiste*

«Ouvrage savant de philosophie politique, économique et juridique, *Critique de la raison économiste* [...] récuse les fondements épistémologiques [du discours économiste]. Le philosophe, très au fait des débats passés et actuels en la matière, propose donc plutôt "un recentrage du discours social autour d'une véritable réflexion éthique" [...].»

*Le Devoir*, 30-31 mai 2009

Noël Mailloux  
*Psychologie, psychologie clinique, psychodynamique*

«[C]et éminent dominicain fut à l'origine de l'institutionnalisation de la psychologie scientifique au Québec. [...] [Freud] aurait été forcé de reconnaître, selon le mot de Claude Lévesque, la "carrure" intellectuelle de son commentateur. [...] Ce n'est plus vrai [qu'aucun ouvrage de lui n'est aujourd'hui disponible] et ce n'est que justice pour ce pionnier [...].»

Louis Cornellier,  
*Le Devoir*, 1-2 décembre 2007

Jacques Marchand  
*Sagesse, vol. 3, L'idéologie biblique*

«Si elle est inévitablement générale ici et là, la réflexion est également soigneusement nuancée ailleurs, offrant une perspective intelligente et stimulante sur la dynamique éthique et idéologique des traditions bibliques.»

F. Stavrakopoulou,  
*Journal for the Study of the Old Testament*,  
vol. 32, juin 2008

Extrait

# Aline Giroux

## Reconnais-toi toi-même



Tels que les êtres humains les représentent, les dieux sont des êtres jaloux : le dieu du paradis originel se réserve la prérogative de la connaissance du bien et du mal, et Zeus, du haut de son Olympe, se voit comme détenteur de tout pouvoir créateur. Pour sa part, Apollon, dieu du savoir, revendique la connaissance des mystères du monde. Aussi, en faisant graver, au fronton de son temple de Delphes, l'inscription «Connais-toi toi-même», donne-t-il un avertissement. Pour beaucoup, parmi les Grecs, la sentence est une admonition ; elle sert de rappel à quiconque entre dans le sanctuaire qu'il n'est pas un dieu, mais un homme seulement, et que, dès lors, il ne lui appartient ni de chercher à pénétrer les mystères du monde ni d'essayer d'en résoudre les énigmes. Les aspirants au savoir doivent connaître d'abord les bornes de la capacité humaine de connaître. Ignorer ces limites ou tenter de les outrepasser, c'est faire preuve d'arrogance, de présomption ou d'insolence. Quiconque se laisse séduire par le désir de pénétrer les mystères du monde s'attire des

représailles exemplaires ; c'est toute l'histoire du couple originel et celle de Prométhée.

Mais si un avertissement peut être entendu comme admonestation, il peut aussi être accueilli comme conseil de sagesse. Pour mettre l'accent sur cette interprétation, je propose, comme variante à l'injonction delphique, «Reconnais-toi toi-même». Se reconnaître soi-même, c'est prendre acte des limites de ses capacités, mais c'est aussi et préalablement prendre conscience de ces mêmes potentialités. Ainsi, le «Reconnais-toi toi-même» pourrait, en intégrant les leçons du «Connais-toi toi-même», servir de guide à l'aspiration morale, telle que la présente un idéal d'accomplissement de soi. Certes, après l'ère moderne du soupçon généralisé et celle des déconstructions radicales postmodernes, certaines idées prennent des airs d'anachronisme, entre autres celle de conscience d'une identité personnelle. La critique aura dénoncé les parodies de l'existence et mis au jour les systèmes d'illusions qui nourrissent les prétentions de tout être humain à être un sujet pensant, parlant et agissant en son propre nom, une présence à lui-même, aux autres et au monde. Il reste pourtant que l'idée même de critique suppose une position d'extériorité sur laquelle elle puisse s'appuyer. Autrement dit, si le monde de la conscience humaine n'était rien d'autre qu'illusion, comment les êtres humains formeraient-ils les concepts de simulacre, de faux, de mensonge et de parodie ? S'il faut tenir compte des avertissements de la critique moderne et postmoderne comme de celui du dieu de Delphes, faut-il n'y voir qu'admonestations ?

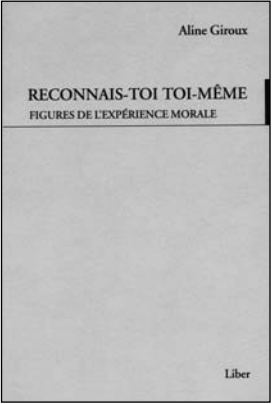
Parmi les concepts aujourd'hui disqualifiés pour cause d'archaïsme se trouve celui de «morale». Sur le plan des échanges quotidiens, le vocable est facilement grevé de connotations péjoratives ; dans les milieux marqués par les moralismes, il prend les résonances du mot «corde» lâché dans la maison d'un pendu. Dans le discours éclairé, il est pratiquement proscrit ; l'employer, c'est risquer le discrédit. On parle plutôt d'éthique ou, comme l'a montré Alain Etchegoyen, d'éthiques : la bonne pratique fait l'objet de codes ou de protocoles, par

exemple en entreprise et en communication, pour la recherche et l'intervention médicale et, en général, pour la conduite professionnelle. Dans le milieu de la recherche, la convention veut qu'on donne au mot «éthique» le sens de science et théorie de la morale ; comme toute discipline, l'éthique a son corpus de connaissances, de concepts, de questions et de principes délimitant un domaine de recherche et permettant l'avancement du savoir. Mais rien n'impose la distinction entre «morale» et «éthique», du moins si l'on considère que le vocable latin *mos* (*mores*, au pluriel) et son équivalent grec *êthos* sont synonymes, renvoyant tous deux à l'idée de mœurs ou de règles de vie et désignant le même domaine de réflexion, l'agir humain, la recherche du bien, le souci du juste. Pour ma part, m'intéressant à l'expérience, j'adopte le terme «morale», mais, dans le but de le délester des connotations qu'il transporte, je distingue l'idée de «morale» de ce que Nietzsche appelle «moraline» ; pour lui, la moraline est une perversion réductrice de la morale, un système de prescriptions et de contraintes arbitraires, pointilleuses et sourcilieuses.

En me plaçant sur le terrain de l'expérience, j'adopte la position de Monique Canto-Sperber, qui, en incluant dans la réflexion morale les questions existentielles, choisit de s'éloigner «du sens strict du concept de morale, pour lui donner son sens large». Tel que je les conçois, les questions existentielles se ramènent aux suivantes : Qui suis-je ? Comment dois-je vivre ? Que puis-je créer de bon-et-beau à mettre dans le monde ? La première de ces questions, surtout si on la voit comme servant de pivot aux autres — et à combien d'autres —, fait partie de celles qu'Emmanuel Kant range dans l'ordre métaphysique, c'est-à-dire dans le domaine le plus propre à créer les illusions ; il semble pourtant, si on l'en croit, que non seulement de telles illusions soient invincibles, mais que de plus les perplexités qui les produisent relèvent de la raison elle-même. «La raison humaine, écrit le philosophe, a cette destinée singulière, dans une partie de ses connaissances, d'être accablée de certaines questions qu'elle ne peut écarter ; car elles lui sont

proposées par la nature de la raison elle-même, mais elle ne peut y répondre car elles dépassent tout pouvoir de la raison humaine.» Les questions existentielles ne sont pas faites pour qu'on leur apporte des réponses, mais pour qu'on les porte, puisqu'elles mettent au jour, et de façon toujours nouvelle, ce que Monique Canto-Sperber appelle «les “invariants” de la condition humaine d'existence».

Cette étude se présente comme un ensemble de variations sur l'expérience morale que je définirai en termes de recherche de vie belle-et-bonne ; tel sera le motif mélodique de ma réflexion. Je dirai que l'être humain, guidé par la raison naturelle et le désir naturel de vivre et de s'accomplir en tant que soi-même, recompose et module continuellement sa vie, comme si elle était une partition. Les récits et les interprétations qu'il se fait de sa vie — c'est-à-dire de lui-même — et celles qu'il présente aux autres sont autant d'ensembles plus ou moins harmonieux qui font entendre, tantôt sur le mode majeur, tantôt sur le mode mineur, les perplexités caractéristiques de l'aspiration humaine à vivre bel-et-bien. (p. 9-12)



Aline Giroux  
*Reconnais-toi toi-même.*  
*Figures de l'expérience morale*  
204 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-190-5  
parution septembre 2009

Extrait

# Rachel Bégin

## Science et enseignement des sciences



Nous avons pour notre part la certitude que l'acquisition de savoirs a une valeur intrinsèque. Si les élèves en viennent un jour à les investir dans des actions conformes à leurs aspirations et à leurs convictions, si les futurs scientifiques et technologues se questionnent sur les effets à long terme de leur travail, si les citoyens et les politiciens éduqués en science et à la science se renseignent et prennent des décisions éclairées, nous saurons que l'école a franchi une étape importante. Ne rien affirmer sans preuves, chercher à distinguer le vrai du faux et la vraie cause de l'apparence, sont

des conduites utiles à toute personne pour vivre sa vie. L'une des contributions les plus significatives de l'apprentissage des sciences pour l'individu est l'esprit critique, inhérent à la science. Or, dans la population, chez les élèves et même dans les milieux universitaires, une vision inexacte ou carrément fautive de la science persiste. Et la perception déformée de la science garde les uns et les autres dans un brouillard propice aux égarements.

Le milieu de l'éducation subit l'influence des courants d'idées qui agitent la société dont il est partie prenante. Le mercantilisme, la recherche de la satisfaction immédiate et la résolution superficielle mais instantanée de problèmes sont au goût du jour. Sont-ils pour autant des valeurs à poursuivre si le bien des élèves nous tient à cœur ? Il vaudrait mieux faire preuve de circonspection vis-à-vis des soubresauts d'un monde qui se cherche. Les murs de l'école peuvent la sauvegarder des idées passagères et artificielles. Bref, pour tout éducateur, rester prudent envers les modes et les réformes est une nécessité.

Dans la mouvance des idées «modernes», les enseignants bien intentionnés s'appliquent à rendre l'école plus attrayante, plus amusante, plus accessible. Oblitérer la notion d'effort, c'est s'illusionner. Il faut voir l'acharnement nécessaire à l'enfant qui commence à lire, pour conclure qu'il est vain d'espérer qu'on peut tout apprendre facilement. Il en est de même avec les sciences. Prétendant vouloir les mettre à la portée de tous, on a tendance à édulcorer certains de leurs éléments jugés inaccessibles. Pourtant, on doit reconnaître qu'apprendre

les sciences nécessite un effort... tout comme l'apprentissage de la grammaire, d'une langue étrangère ou de la musique. [...]

Si l'égalité des chances n'est pas un vain mot — ou un slogan politicien —, il reste une solution. Pour rendre la science accessible à tous les élèves, il faut repérer les clés du savoir, les inclure dans des programmes d'études clairs et bien articulés, puis s'acharner à les inculquer aux élèves par tous les moyens. Les élèves, si différents fussent-ils les uns des autres, trouveront un intérêt pour la matière scientifique à travers une foison d'exemples disponibles dans l'actualité, la vie quotidienne, les métiers, l'histoire, etc. Retenir l'attention des jeunes sans sacrifier la rigueur du savoir est un magnifique défi à relever. Cela dit, nous savons tous à quel point le travail intense couronné de succès suscite la fierté et stimule la motivation.

En termes de société, il faut croire que le cerveau humain est ainsi fait, recherchant toujours de nouvelles avenues. Cependant, l'apprenti sorcier n'est jamais bien loin. On a souvent affublé les scientifiques de cette étiquette, oubliant les leaders sociaux et politiques, dont les décisions affectent la société entière. Nos premiers éducateurs, les parents, nous ont exhortés à réfléchir avant d'agir. Cette mise en garde pourrait devenir un slogan utile en tout temps. Pour la rappeler à nos dirigeants, il faut une population éduquée. Le citoyen a besoin plus que jamais de l'autonomie de pensée, de la rationalité et de l'esprit critique, tous attributs que les sciences contribuent à apporter en éducation. À nous tous, intervenants dans le monde de l'éducation, de

choisir... mais surtout de réfléchir avant d'agir, c'est-à-dire de savoir pourquoi l'on agit avant de déterminer comment.

Personne ne peut prétendre détenir la Vérité. Néanmoins, nous avons la conviction que ce livre constitue une base de travail utile pour discuter ou analyser les principes et les pratiques en matière d'éducation scientifique. Puisse-t-il contribuer à dissoudre l'imbroglio et poser quelques jalons pour revisiter l'enseignement des sciences. (p. 137-140)



Rachel Bégin  
*Science et enseignement des sciences*  
*Un plaidoyer*  
160 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-180-6  
parution juin 2009

## Entretien

# Andrée Lajoie

## Vive la recherche libre!



**Andrée Lajoie, vous êtes juriste, spécialisée en droit des autochtones, mais aussi en droit administratif et en droit constitutionnel. Et voilà que vous publiez un ouvrage très éloigné de ces matières, me semble-t-il, un livre sur les subventions à la recherche en sciences humaines et sociales. D'où vous vient l'idée de ce livre? Est-ce les circonstances qui l'ont imposé ou s'agit-il d'un vieux projet?**

Les circonstances ne l'ont pas imposé, elles l'ont permis. Jusqu'ici, les subventions que j'ai obtenues, même pour de la recherche «libre», ne pouvaient pas outrepasser mon champ disciplinaire et je n'aurais pas pu aborder seule ce sujet qui exigeait l'aide d'assistants pour la cueillette de données et les calculs mathématiques des proportions évolutives. Or, au moment de ma fausse retraite, quand j'ai obtenu la médaille d'or du Conseil de recherche en sciences humaines que des collègues avaient demandée pour moi et qui comportait une subvention complètement libre de toute attache, j'ai pu choisir de traiter ce sujet qui me tenait particulièrement à cœur, et cela de plus en plus à mesure que je sentais les contraintes augmenter (ce que mon analyse a confirmé). Je crois avoir rendu ainsi service à la communauté des sciences sociales et humaines et la réception dont ce livre fait l'objet me renforce dans cette conviction.

**Votre livre fait donc, pour une part, l'histoire de ces subventions et montre qu'elles ont de plus en plus négligé la recherche libre au profit de la recherche ciblée et concertée. Vous pourriez nous rappeler rapidement ce qui distingue ces trois types de recherche?**

La recherche ciblée est celle dont l'objet est prescrit par la formule de subvention. La recherche obligatoirement concertée, pour sa part, désigne des offres de subventions qui exigent que les demandeurs, peu importe alors l'objet de leur recherche, travaillent en équipe ou en réseau, interne, interdisciplinaire ou interuniversitaire, sans parler des cas où il faut la collaboration de «partenaires» privés ou publics. La recherche libre est celle qui n'est soumise à aucune de ces conditions et n'exige que la preuve des compétences du ou des chercheurs pour la réalisation du projet proposé.

**La part des subventions à la recherche ciblée et/ou concertée (ignorons ici qu'elles proviennent d'Ottawa ou de Québec) est donc de l'ordre de 70%. Vous souhaitez que la recherche libre soit mieux accueillie par les organismes subventionneurs, et qu'elle recueille 50% de l'aide. Quels sont les obstacles que rencontre une telle proposition? S'agit-il d'obstacles administratifs (facilité de gestion de programmes fixés par le pouvoir), économiques (il faut participer à la concurrence internationale), idéologiques (il faut suivre le modèle des sciences de la nature, par exemple) scientifiques (coordonner la recherche donne de la meilleure science)?**

Tout cela à la fois. Si la facilité de gestion est vraie, elle ne justifie pas pour autant ce choix, pas davantage que les autres arguments. Ainsi, la concurrence internationale n'exige pas le ciblage ni la concertation, et le modèle des sciences de la nature n'a rien à voir avec les sciences humaines, si même il sert ces sciences de la nature, ce dont je doute — il s'agit plutôt d'économiser sur le coût des labo-

ratoires et de l'équipement, particulièrement lourd dans ce domaine, ce qui n'est pas le cas pour les sciences humaines et sociales. Enfin, coordonner la recherche peut donner de meilleurs résultats dans le cas de certains projets, en particulier appliqués, mais c'est aux chercheurs d'en décider, et rien ne les empêche de travailler selon ce modèle quand la recherche est libre... C'est la nature de l'objet choisi qui exige ou non une équipe. Autant c'est utile de travailler entre sociologues et médecins pour l'épidémiologie, autant c'est inutile en philosophie kantienne ou dans certains domaines de la théorie du droit. En fait, je crois que l'une des raisons principales du ciblage, c'est la volonté politique des gouvernements de résoudre à court terme durant leur mandat des problèmes qui sont importants pour l'électorat. Quant aux équipes et aux réseaux, ils sont plus faciles à administrer, et les partenariats ont eux aussi leurs avantages électoraux.

**La deuxième partie de votre livre recueille l'opinion des chercheurs eux-mêmes. Quels sentiments leurs réponses vous inspirent-elles?**

J'ai été très contente de constater que les chercheurs étaient conscients des périls du système actuel. Quant aux réactions de dissimulation (fausses équipes, projets écrans, etc.), j'en étais bien sûr consciente avant d'entreprendre l'ouvrage, même si leur ampleur m'a étonnée. Mais à vrai dire, je ne sais pas qu'en penser: faut-il se réjouir du succès de ces stratagèmes qui évitent le pire en ce qu'ils permettent de conserver une certaine liberté sous les apparences du respect des contraintes (et ne sont sans doute pas complètement inconnus non plus des administrateurs du système) ou se désoler des entorses à l'éthique qu'ils impliquent? Je souhaite seulement que les associations de professeurs et de chercheurs se battent pour que le système change, et surtout qu'ils réussissent. Si j'ai proposé un premier objectif de 50%, ce n'est pas que j'estime cela suffisant, au contraire, mais j'ai cru que, pour être réaliste, il fallait procéder par étapes.

**Si vous proposez une meilleure place à la recherche libre, c'est que pour vous elle a des vertus que n'ont pas les autres. Quelles sont ces vertus: la diversité? l'originalité? la profondeur? le coût moins élevé?**

Les trois premières vertus certainement: l'originalité, la diversité et la profondeur d'une recherche que l'on choisit soi-même de réaliser dépassent de beaucoup celles de projets imposés. Au surplus, les sujets imposés ne sont pas réalisables correctement dans les termes impliqués par les subventions: quand les politiciens et les fonctionnaires se rendent compte qu'une question doit être réglée, il y a longtemps qu'elle se pose dans le champ scientifique et que la recherche libre l'a abordée — et heureusement, car il n'est pas possible d'appro-

fondir ces sujets importants en quelques années. Quant au coût, il n'est pas nécessairement moins élevé, au contraire; ce qui permet au gouvernement de faire réaliser des projets à meilleur coût c'est au contraire de faire faire la recherche appliquée dans les universités par des professeurs qui ne coûtent rien et leurs assistants qui coûtent beaucoup moins cher que les fonctionnaires qui pourraient fort bien faire cette recherche appliquée à partir des recherches fondamentales des professeurs...

Je le répète, il arrive que la recherche libre comporte des équipes et coûte aussi cher que celle qui est imposée, mais elle donne des résultats moins «maquillés» et plus approfondis. Le plaisir que l'on prend à travailler s'y reflète. J'ai donné dans le livre des exemples personnels de recherches libres que j'avais entreprises uniquement par curiosité intellectuelle alors qu'elles n'étaient d'aucune actualité, et qui ont répondu plusieurs années plus tard à des questions urgentes dont la réponse n'aurait pu résulter de recherches imposées à court terme: *Les structures administratives régionales au Québec (1962-1967)*, un ouvrage à partir duquel j'ai pu construire, dix ans plus tard, le système administratif de la santé pour la commission Castonguay; et *Expropriation et fédéralisme*, publié en 1972, qui a permis de gagner, quinze ans plus tard, la cause des expropriés de Mirabel avec des arguments qu'une recherche précipitée n'aurait pas dégagés. Je suis certaine que beaucoup de chercheurs peuvent témoigner de scénarios analogues... sans parler de ceux qui font actuellement des «recherches libres» sans savoir à quoi elles serviront dans l'avenir.

En somme, la durée des mandats parlementaires rend myopes les politiciens et les fonctionnaires, et si toute la recherche devait s'effectuer selon leurs diktats, on se priverait d'un avenir que créent les questionnements des chercheurs désintéressés.



Andrée Lajoie  
*Vive la recherche libre!*  
Les subventions publiques à la recherche en sciences humaines et sociales au Québec  
224 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-175-2  
parution février 2009

## Extrait

# Nicolas Moreau

## État dépressif et temporalité

Ce qui nous occupe dans cet ouvrage, ce n'est pas l'essence de la dépression ni son éventuelle mesure. C'est plutôt le sens qu'elle revêt dans les sociétés contemporaines occidentales et le sens qu'elle leur confère. Les vingt-cinq dernières années ont constitué un terrain propice à l'augmentation des troubles dépressifs et de la consommation d'antidépresseurs. Ce trouble n'est plus réservé à quelques intellectuels, marginaux ou «génies». Le spectre de la dépression flotte au-dessus de chacun et semble pouvoir nous atteindre à tout moment. L'augmentation du nombre de troubles dépressifs et de l'utilisation des antidépresseurs n'est donc pas du seul intérêt du psychologue ou du psychiatre. Elle interpelle également le sociologue. Les troubles dépressifs, tout comme l'utilisation d'antidépresseurs, constituent des opérateurs analytiques, des analyseurs sociaux permettant de saisir certaines facettes de la vie sociale et de l'individu contemporain.

Parallèlement à la double augmentation de la dépression et de la consommation d'antidépresseurs, certains changements se sont produits dans le mode de régulation des conduites des sujets. C'est pour

plusieurs durant cette même période qu'apparaissent de nouvelles injonctions normatives: le passage d'une régulation basée sur l'obéissance à une régulation fondée sur la prise de décision et l'initiative personnelle: «Dans l'entreprise, les modèles disciplinaires (taylorien et fordien) de gestion des ressources humaines reculent au profit de normes qui incitent le personnel à des comportements autonomes [...]. Les modes de régulation et de domination de la force de travail s'appuient moins sur l'obéissance mécanique que sur l'initiative: responsabilité, capacité à évoluer, à former des projets, motivation, flexibilité, etc., dessinent une nouvelle liturgie managériale. [...] Il s'agit moins de soumettre les corps que de mobiliser les affects et les capacités mentales de chaque salarié.» [...]

Autonomie, responsabilité, capacité d'agir de soi-même: toutes ces exigences semblent se mettre en place au moment même où explosent les troubles dépressifs et l'utilisation d'antidépresseurs. Ces deux phénomènes sont concomitants et, sans en faire une relation exclusive ou même causale, la croissance épidémiologique du phénomène de dépression et du

recours aux antidépresseurs peut être mise en parallèle avec la montée en puissance de ce qu'Ehrenberg appelle la «société de responsabilité de soi». C'est dans cette perspective qu'il faut utiliser les données évoquées précédemment; elles vont nous aider à mieux saisir l'individualité contemporaine et ses dilemmes. Elles doivent être comprises comme révélatrices d'impératifs sociaux. Nous verrons donc comment les troubles dépressifs, par un jeu de miroir, peuvent aider le sociologue à saisir les types d'individus «fabriqués» par la société.

Parmi les différentes exigences sociales contemporaines, nous retiendrons le rapport au temps. Les ouvrages de psychologie populaire destinés à aider à «mieux vivre son temps» se sont multipliés au cours des dernières années et on ne compte plus les articles consacrés à ce thème par les périodiques. Il semble que l'on assiste en somme à une effusion de plaintes concernant le manque de temps, qui constituerait un des maux des sociétés contemporaines occidentales au même titre que la course perpétuelle contre la montre. (p. 14-15)



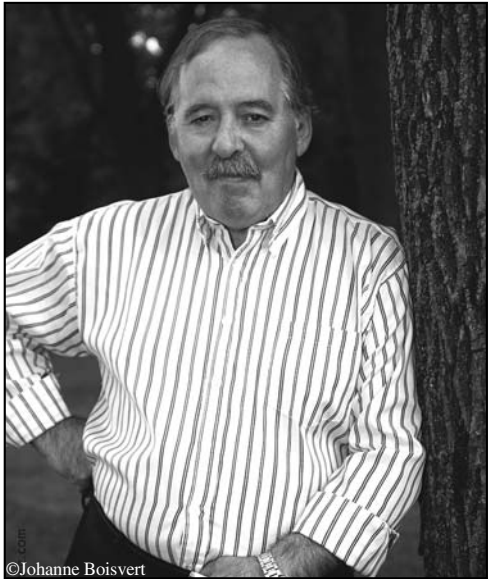
Nicolas Moreau  
*État dépressif et temporalité.*  
Contribution à la sociologie de la santé mentale  
136 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-186-8  
parution novembre 2009

Extrait

# Luc Hétu

## Une ville sous tutelle

«*Montréalais, intéressez-vous à la politique municipale. Si ce n'est toujours intéressant, c'est toujours vous qui payez les pots cassés et les pots-de-vin qui ne le sont pas. Ayez à l'œil ce qui se passe. Les puisards négligés finissent par s'embourber et par sentir mauvais.*» Antoine Duchesne, Le Nationaliste, 22 mai 1921.



Depuis plusieurs années, un climat de morosité accable Montréal. Comme s'il n'y avait plus rien de possible pour elle autrefois considérée comme l'une des grandes métropoles, voire comme la porte d'entrée de l'Amérique, ville de grands projets internationaux, ville dont la qualité de vie était enviée à travers le monde. Son port comme son aéroport ont perdu du galon. Les immigrants préfèrent Toronto et l'Ouest canadien. Le monde des affaires lorgne ailleurs. Les grands travaux semblent la bouder. La bourse, elle qui, en 1832, a été la première du pays, est maintenant devenue bourse de dérivés financiers, pendant que celle de Toronto, la principale au Canada, poursuit sa progression et devient l'une des plus importantes d'Amérique du Nord.

Montréal a perdu aussi son équipe de baseball. Bien sûr, les Expos étaient devenus une cause de frustration plus que de joie. L'équipe manquait d'argent pour attirer les grandes vedettes ou conserver les joueurs prometteurs. Les loges de société se vendaient difficilement dans une ville en déclin économique. Le grand prix de Formule 1 a également quitté Montréal. Peut-être reviendra-t-il si les gouvernements cèdent au chantage financier. En matière de sport on voudra se rattraper en s'agrippant au radeau des Canadiens. On plastronnera en

évoquant l'équipe solidement installée dans l'un des plus beaux stades de hockey de la ligue nationale rempli à capacité pour chaque match. L'une des plus grandes dynasties du sport professionnel, dira-t-on. Hélas, il faut l'admettre, cette image grandiose n'est plus qu'à moitié vraie. À quand remonte la dernière coupe Stanley?

Nombre d'anglophones ont quitté Montréal à partir de 1976 et ceux qui restent se cloisonnent souvent dans de petites municipalités au statut particulier, songeant même à une séparation qui prend le nom de «partition» dans l'ouest de l'île. L'intégration, non merci! Ils l'ont affirmé avec force lors des référendums municipaux de 2004 sur les «défusions». Ces départs étaient, pour une part, dus au conflit linguistique résultant des mesures de protection de la langue française, mais, en grande partie, ils suivaient également le développement économique qui se déplaçait vers l'ouest du pays, voire du continent. New York a souffert au cours des dernières décennies, mais a réussi à se relever de sa torpeur pour redevenir la grande métropole américaine. À Montréal, c'est plus long, plus compliqué, plus désespérant.

Parce que, à Montréal, les vrais dirigeants sont à Québec!

[...] L'emprise de Québec sur Montréal ne date pas d'hier. Québec intervient tout au long de l'histoire de la ville pour remettre dans le droit chemin sa «créature» municipale par des tutelles, ou des amendements à la charte de la ville sans toujours consulter la population montréalaise. Dès le début du vingtième siècle, alors que la ville était administrée essentiellement par les échevins élus qui se partageaient le pouvoir au sein de différentes commissions «échevinales», Québec intervient pour corriger une administration si politisée qu'elle engendrait la corruption. Sous la pression des réformistes, le gouvernement du Québec impose un référendum en 1909 où la population montréalaise, du moins les gens habilités à voter, et ils n'étaient pas très nombreux, choisissent de mettre sur pied un bureau des commissaires, au grand dam de la fameuse «bande des vingt-trois» conseillers corrompus qui perdront le pouvoir aux élections municipales qui suivirent.

Cette structure ne pourra résister aux difficultés économiques, ce qui entraînera la première tutelle officielle du gouvernement provincial qui confie l'administration de la ville à la commission administrative du Québec en 1918. À la suite d'un référendum, une nouvelle charte est adoptée en 1921. Québec impose les réformes, mais fournit rarement les moyens financiers qu'exige une gestion responsable.

La crise économique qui va suivre mettra pratiquement la ville en faillite, ce qui entraîne sa deuxième tutelle officielle par la commission municipale du Québec. Encore une fois, une nouvelle constitution sera imposée à la fin de la tutelle, sans tenir compte de certains principes démocratiques fondamentaux.

[...] En 2000, le gouvernement du Québec dirigé par le Parti québécois impose une nouvelle réforme, largement inspirée par la grande fusion de Toronto, créant sur l'île de Montréal une seule ville. La centralisation et la réalisation du fameux projet «une île, une ville» est bientôt suivie d'une autre décision du gouvernement du Québec dirigé cette fois par le Parti libéral, permettant la «défusion» des villes à peine «fusionnées», tandis que les arrondissements se voient accorder dans les faits le statut de véritables villes, au même titre pratiquement que les villes défusionnées.

Les structures se multiplient (arrondissements, agglomération, conférence régionale des élus, communauté métropolitaine de Montréal), les unes établissant des mécanismes de décentralisation, de proximité des citoyens, les autres renforçant la centralisation pour administrer les éléments qui concernent l'ensemble de la population du Grand Montréal — tout près de la moitié de la population totale du Québec. Ces importantes réformes laissent toutefois une forte impression d'improvisation où les responsabilités se chevauchent et où les responsables sont parfois carrément à couteaux tirés. Il devient difficile d'établir qui peut faire quoi, pendant que les problèmes s'aggravent.

Car les finances municipales périclitent. Québec se dit compréhensif et décharge de nouvelles responsabilités sur la ville sans lui fournir les moyens financiers de remplir ses nouvelles obligations. Les Montréalais encaissent en maugréant. La ville se détériore, ce que ne semblent pas voir les vrais patrons de la ville du haut de l'Assemblée nationale, trop souvent bien loin de Montréal.

[...] Montréal vit des problèmes que connaissent pratiquement toutes les grandes villes, à des degrés divers. La vie urbaine a ses avantages, surtout quand on a des moyens financiers à l'avenant. Sinon, on voit surtout ses revers. Ainsi, selon l'Agence de la santé et des services sociaux, trois ménages sur dix vivent sous le seuil de la pauvreté sur l'île. La pauvreté frappe le tiers des familles ayant des enfants de moins de dix-huit ans, ce qui représente plus de la moitié des familles monoparentales et un quart des familles biparentales. Plus du tiers des enfants de moins de cinq ans vivent sous le seuil de la pauvreté à Montréal, part qui tombe à

22,2% pour l'ensemble du Québec. Et ça ne s'améliore pas avec l'âge puisque 37,4% des jeunes montréalais de 18-24 ans vivent encore sous le seuil de faible revenu. Enfin, 18% des ménages locataires de la région de Montréal consacrent plus de la moitié de leur revenu en loyer. Pour profiter de Montréal, mieux vaut ne pas chômer. Or, le taux de chômage atteignait 12,2% en juillet 2009 sur l'île de Montréal, selon l'Institut de la statistique du Québec. Montréal demeure la métropole culturelle du Québec et multiplie les grands événements, mais elle risque d'exclure une partie importante de sa population si rien n'est fait pour atténuer la pauvreté qui mine nombre de quartiers de la ville.

Les solutions pour revitaliser Montréal ne peuvent venir que de Montréal. «En effet, [...] il s'est toujours trouvé des personnes et des groupes pour aimer Montréal, pour l'améliorer et pour l'embellir. On peut critiquer leur œuvre, mais on peut difficilement nier que tant qu'elle sera l'objet de cet amour, Montréal vivra, avec ses victoires et ses défaites, ses laideurs et ses beautés, certes, mais habitée par l'espoir», conclut Jean-Claude Marsan au terme de son étude sur l'histoire du développement de l'architecture et de l'environnement de Montréal.

Et de l'espoir, les citoyens de Montréal en ont bien besoin. (p. 7-15)



Luc Hétu  
*Une ville sous tutelle.*  
Brève histoire de l'administration de Montréal  
164 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-193-6  
parution septembre 2009

Extrait

# Pierre Delorme (dir.)

## Montréal, aujourd'hui et demain

Avec la multiplication des structures politiques et administratives créées au cours des récentes années, un effort de clarification était requis pour comprendre cette logique administrative imposée à Montréal puis pour proposer des améliorations. Liée à cette réalité politique urbaine, la démocratie prend notamment la forme de nouveaux mécanismes de consultation publique qui interpellent les citoyens pour qu'ils participent au développement et à la gestion de leur ville. Ces mécanismes de consultation prennent une valeur démocratique toute spéciale quand on se souvient qu'en novembre 2005 moins de 36% des électeurs se sont prévalus de leur droit de vote.

Nos recherches visent également à apporter un éclairage nouveau sur la réalité urbaine de notre ville et à proposer des pistes de changement qui correspondent aux besoins actuels tout comme à ceux du Montréal de demain. À titre d'exemple, le nombre croissant d'immigrants à Montréal exige de nous qu'on envisage de nouveaux modes de planification de l'espace et des modes d'intégration qui correspondent à une réalité en constante évolution.

Le financement des services municipaux devient, on le sait, de plus en plus problématique. Les acteurs politiques cherchent, par toutes sortes de moyens originaux, qui souvent n'en sont pas, à grossir les

coffres de l'hôtel de ville. Il paraît évident que la fiscalité foncière n'est plus suffisante pour faire face aux nouvelles exigences de développement de Montréal. Les péages pour accéder au centre-ville contribueraient à résoudre une partie du problème même s'ils sont loin de faire l'unanimité.

Si l'accès au centre-ville en automobile est un dossier auquel il est impérieux de trouver une solution, son corollaire, le grand dossier du transport urbain, est tout aussi urgent. Tous s'entendent pour trouver des formes d'amélioration au système de transport en ville et le mot «durable» semble le maître mot.

Nous vivons à l'ère de la mondialisation et il est important de situer Montréal dans le cortège des grandes villes du monde. Enfin, il faut aussi prendre conscience de l'immense potentiel que renferme le tourisme urbain. Montréal est reconnue comme une ville festive certes, mais c'est aussi une ville contenant d'immenses ressources patrimoniales, ce qui en fait un attrait touristique incontestable. Il nous paraît urgent de comprendre les rapports entre la métropole et le tourisme, sur le plan théorique autant que pratique.

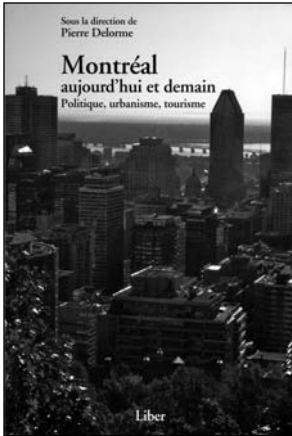
Le livre que nous présentons est unique par la multidisciplinarité des approches qui le caractérisent. Il comporte treize chapitres regroupés en trois

sections portant sur la dimension politique et la planification urbaine, les enjeux urbains et le tourisme. Évidemment, on peut aisément l'imaginer, les points de vue des auteurs ne sont pas toujours concordants. Il est normal que ceux-ci n'aient pas une pensée unique; ce qui nous unit est cette volonté de comprendre Montréal.

[...] Il faut souhaiter que cet effort collectif saura non seulement inspirer la réflexion et renouveler le regard sur la ville, que trop souvent nous dénigrons, mais qu'il arrivera également à stimuler l'action, à faire naître des projets concrets, visionnaires et fédérateurs. C'est en tout cas pour contribuer à préparer ce que sera Montréal demain qu'il nous a paru urgent de bien comprendre ce qu'elle est aujourd'hui. (p. 7-12)

### Les collaborateurs

Yves Archambault, Pierre Delorme, Benoit Duguay, Pierre-Yves Guay, David B. Hanna, Louis Jolin, Florence Junca-Adenot, Boualem Kadri, Jean-Pierre Lemasson, Sylvie Paré, Danielle Pilette, Denis Proulx, Bruno Sarrasin, Luc-Normand Tellier



Pierre Delorme (dir.)  
*Montréal, aujourd'hui et demain.*  
Politique, urbanisme, tourisme  
352 pages, 30\$, ISBN 978-2-89578-176-9  
parution avril 2009

Extrait

# Guy R. Legault

## La ville qu'on a bâtie



J'ai eu l'occasion, au cours de trente années de service public, de faire l'expérience d'une gestion municipale, à Montréal, qui pourrait servir de modèle, en bien des cas, aux divers régimes du pays, aussi bien à Québec qu'à Ottawa. On stigmatise trop facilement Montréal quand il y a des erreurs, et des erreurs il y en a eu; je ne me suis pas privé d'en dénoncer quelques-unes. Cela dit, les régimes Drapeau-Saulnier et Drapeau-Lamarre furent en bien des points exemplaires. La construction du métro, les programmes originaux d'aide à l'habitation, l'opération 20000 logements et, surtout, l'effort considérable de rationalisation dans les dépenses de l'appareil administratif, entre 1978 et 1986, sont des exemples parmi d'autres qui démontrent que Montréal n'a pas que des défauts. D'autant plus que le soutien des gouvernements n'était pas d'emblée au rendez-vous. Inversement, les abus de l'Expo 67, et surtout des jeux olympiques, ne sont pas attribuables qu'à Montréal. Bien sûr, le maire Drapeau y est allé fort, mais Ottawa comme Québec n'étaient pas tenus de céder à ses extravagances. Les choses étaient connues, on pouvait corriger le tir. Les gouvernements fédéral et provincial, tour à tour, se sont laissés piéger. La Compagnie canadienne de l'exposition universelle et le Comité des installations olympiques furent les maîtres d'œuvre de ces entreprises qui se sont révélées des gouffres financiers. À mes yeux d'observateur tenu au silence, il y avait là une défaillance grave d'administration publique. Tous ces manquements donc étaient hélas partagés.

La qualité de la fonction publique municipale, entre 1960 et 1986, a néanmoins contribué à maintenir les choses en place. Saulnier et Lamarre, tour à tour, surent s'en servir, mieux que leurs successeurs. Mais à Montréal, comme ailleurs, les décisions «politiques» sont prétextes à la complaisance. Les élus décident pour le meilleur ou pour le pire.

Au moment où je termine la rédaction de ce livre, la nouvelle ville de Montréal, celle dont le

territoire couvre désormais l'île en entier, est devenue réalité. Le nouveau maire est élu ainsi que les conseillers. Une nouvelle page de l'histoire de Montréal est en train de s'écrire. Il y a dans cet événement, me semble-t-il, une occasion de corriger les erreurs du passé. Par exemple, en 2001-2002, on a fait grand état d'une «crise» du logement locatif. Cela ne s'est pas produit du jour au lendemain. Quand, en 1986, Yvon Lamarre a quitté ses fonctions de président du Comité exécutif, le marché du logement locatif n'était pas en crise. Plusieurs raisons peuvent être évoquées pour expliquer cette situation. Il y en a une, entre toutes les autres, qui m'apparaît primordiale. Yvon Lamarre a soutenu et augmenté la participation de la ville dans les programmes de restauration de logements, si bien que 22000 logements avaient été restaurés avec subventions, entre 1968 et 1986, dont la plupart lors de son mandat de président; plus de 100000 logements avaient été mis aux normes. Il a de plus lancé l'opération 20000 logements qui visait la construction de nouveaux logements, aux quatre coins de la ville, dont bon nombre étaient locatifs. Au moins 5000 logements de ceux-ci étaient des logements à prix abordables, dont ceux construits par la Société municipale d'habitation. C'est avec une constante attention que fut maintenue cette action préventive. Ses successeurs n'ont malheureusement pas montré autant de détermination. La négligence s'est installée à la direction de l'administration publique après 1986. L'opération 20000 logements a pratiquement disparu. La restauration des logements a eu des hauts et des bas, attribuables en partie à l'inexplicable indifférence des gouvernements provincial et fédéral. Une leçon est à retenir: le maintien du parc de logements locatifs est une action qui doit être continue et planifiée avec rigueur et énergie, année après année et sans relâche.

[...] Il faut faire un plan directeur d'aménagement pour la nouvelle ville. Ce plan devra comporter des données essentielles pour agir sur le réseau de transport insulaire, comprenant le transport en commun, le transport individuel et de camionnage. Il comprendra un plan de construction des nouvelles habitations de divers types — régimes de propriétés individuelles, de logements locatifs, de copropriétés, de logements à prix abordable, de restauration des logements — pour les différentes clientèles, dont celle des personnes âgées représente une composante de plus en plus importante. Il faudra mettre à jour le réseau de grands espaces verts et l'arrimer au parc actuel des espaces libres, qui sont distribués d'une façon bien aléatoire entre les divers arrondissements. Il faudra aussi songer au réseau des implantations scolaires, de santé: hôpitaux, CLSC et autres. Des décisions doivent être prises quant à l'occupation du sol, afin d'harmoniser les plans individuels des arrondissements avec les objectifs insulaires en termes d'établissements commerciaux, industriels, portuaires et aériens.

Un plan directeur aurait pu être d'une aide inestimable pour éclairer les décisions importantes, comme le choix d'un site pour le futur CHUM ou l'implantation de divers équipements de transport, sur lesquels le gouvernement du Québec s'interroge. Les actions ponctuelles sont toujours marquées par l'insuffisance d'informations techniques. Quand les informations existent, il devient possible d'agir avec plus de circonspection. La mauvaise expérience du palais des congrès l'a démontré, hors de tout doute.

Une nouvelle ère peut commencer. Les décideurs élus demeurent, bien sûr, ceux qui trancheront, mais il leur faudra le faire en se référant aux connaissances locales disponibles, en aménagement et en urbanisme ou dans d'autres disciplines. Tout n'est pas que politique dans ce domaine, il y a un contenu technique considérable. Le gouvernement du Québec se trouve aujourd'hui requis de signifier d'une manière non équivoque que les collectivités locales doivent acquérir des connaissances en matière d'aménagement car cela est indispensable aux prises de décisions.

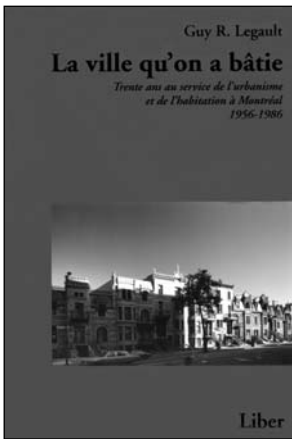
Malgré les improvisations de l'administration publique, les exemples dont j'ai traité portent aussi en eux des facettes heureuses. Le maire Drapeau favorisait la pratique de l'urbanisme, mais n'en utilisait les données que lorsqu'elles étaient utiles pour ses idées. Saulnier et Lamarre, au contraire, n'appréciaient guère ces références à des plans et à des concepts qui leur étaient étrangers, mais, administrateurs pragmatiques, ils s'en servaient souvent pour corriger le tir et éviter des erreurs.

Il appartient désormais à la nouvelle administration municipale de favoriser l'éclosion des concepts directeurs et d'en faire une pratique éclairée. De même, Québec doit-il soutenir ces initiatives et résister aux prises de décisions opportunistes quand il s'agit d'aménagement du territoire. Ceux qui ignorent les leçons du passé sont condamnés à en répéter les erreurs.

Qu'il me soit permis [...] d'ajouter une anecdote pleine d'enseignement. Au printemps 1986, j'ai invité Lucien Saulnier à faire une tournée des quartiers anciens transformés par la restauration des logements et la construction des logements à loyer modique. La visite que je prévoyais devait se concentrer sur les résultats des programmes que lui-même avait lancés, bien que d'autres choses aient pris forme entre-temps, dont les travaux de la Société municipale d'habitation ou l'opération 20000 logements. Lucien Saulnier vint me rencontrer à mon bureau du marché Bonsecours, que j'occupais depuis la création du Service de l'habitation en 1967. C'était un matin ensoleillé du mois de juin, lorsque la ville est à son plus beau. La tiédeur matinale était parfumée de l'odeur des bourgeons et des nouvelles pousses vert tendre: une mise en scène tout à fait propice à la visite que je proposais. [...]

Nous avons commencé notre périple par la terrasse Ontario à l'est, puis nous sommes allés vers l'ouest en passant par la Petite Bourgogne, le quartier Saint-Henri, le quartier Saint-Paul et la Pointe-Saint-Charles. Cet homme connaissait bien Montréal, particulièrement les quartiers anciens, mais depuis qu'il avait laissé la présidence du Comité exécutif en 1970, il n'avait pas eu l'occasion de suivre les changements qui s'y étaient effectués. Le contraste entre les images qu'il avait en mémoire et ce qu'il voyait dans cette tournée était sans doute inattendu. Il fut étonné de ce qu'il vit et demeura à plusieurs reprises comme figé devant ce qui semblait être un rêve. Lucien Saulnier n'était pas un homme qui faisait des compliments. Il ne connaissait pas ce langage. Cependant, il était attentif, et ses remarques pertinentes exprimaient très clairement ce qu'il ressentait. Ses propos étaient un mélange de critiques appropriées et de constats justes. Je préfère ce discours à celui des grandiloquentes épithètes et métaphores, qui me met toujours mal à l'aise.

Notre itinéraire se termina après un circuit de trois heures. Il était passé un peu midi quand nous sommes arrivés chez Delmo, le restaurant de la rue Notre-Dame, près de la place d'Armes, où je l'avais invité pour le lunch. Nous avons bavardé de choses et d'autres et, à la fin du repas, il me fit une confidence troublante. Il me dit que, depuis seize ans qu'il avait laissé les affaires de la ville, c'était la première fois que quelqu'un du milieu de l'administration municipale de Montréal l'invitait à voir et à discuter des choses qu'il avait lancées. Son attitude trahissait une sorte de dépit d'avoir été tenu à l'écart aussi longtemps par autant de personnes. (p. 259-264)



Guy R. Legault  
*La ville qu'on a bâtie.*  
*Trente ans au service de l'urbanisme et de l'habitation à Montréal, 1956-1986*  
270 pages, 25\$, ISBN 978-2-89578-018-2  
parution septembre 2002

Extrait

# Alain Médam

## Montréal interdite

Décembre 1975: Montréal pénètre dans le froid jusqu'en avril. Elle s'immerge. Température de glace. On atteint des -20°C. Avec les vents de certains jours, ils équivalent à -35°C. Soleil éclatant. Renversement des espaces: dehors, l'univers du corps se réduit à sa préservation: visage baissé pour éviter les vents venus d'Abitibi, de la Saskatchewan. Ne pas glisser. Depuis les fenêtres des appartements au contraire, la ville est livrée au regard dans sa blancheur, jusqu'à son horizon. On est enfermé sur soi à l'extérieur; ouvert sur le monde, dedans. Qui croit vivre un très grand jour d'été — plus transparent encore, d'une lumière négative — doit se dire que cet été est plus que sibérien. Pour les yeux, souvent, l'hiver est une joie. Une fête. Il peut devenir infernal pour une chair qu'il lacère. [...]

Première neige sur la ville. Une petite fille de huit ans, manteau rouge et tuque bleue, touche de la pointe des pieds la première blancheur glissante du trottoir. Elle la soulève. L'éprouve. Spécule sur la durée du froid. La ville, elle, se met à s'assourdir. Ses bruits disparaissent. Ceux qui demeurent, les voix humaines, les moteurs, en s'enveloppant, s'absorbent. Toute trivialité, tout, même les rires, devient

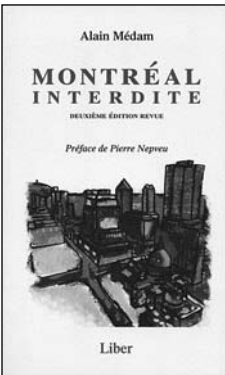
rare. Le champ de la ville paraît alors infiniment s'étendre. Une fois pour toutes, il semble s'installer sur la scène étrange, ouatée, du moins zéro. En chacun des passants, un effort intérieur s'entreprend. Résistance. Armure. Il faut devenir métal. Une joie aiguë, non communiquée, naît de ce réamalgame des sensations: l'ouïe, le regard, le toucher. Et aussi l'odorat, puisque avec la neige recouvrant toute chose, les senteurs également, s'enfuient.

Dans le bus — la ligne 129, celle qui descend l'avenue du Parc —, une étonnante jubilation à cette vue des pentes, des patinoires, des kiosques du mont Royal, pour la première fois de l'année transformés en paysage abstrait. La neige immobilise en une glorieuse stupéfaction cette métropole obstinée à vivre et qui continue de lui glisser dedans. Dans le bus, c'est une subtile agitation. On se parle. Se sourit en plusieurs langues. Surexcitation à retrouver l'épreuve de l'hiver et observer, une nouvelle fois, de quelle façon on la traversera. Le bus emporte sa cargaison d'aventuriers.

Chez Mike's Submarine, à l'angle des rues Sainte-Catherine et Jeanne-Mance, vers midi. Un coke plus un sandwich de salade de chou et viandes

fumées. La baie vitrée s'ouvre sur un parking (de l'autre côté de la rue) qui remonte jusqu'aux façades lointaines de Maisonneuve. Scène à trois plans. Fond de décor: les tours conjointes, comme un découpage en carton; entre ces tours, de grands avions silencieux; entre ces avions, les grandes fumées arrêtées dans leur mouvement. Second fond, plus proche: le parking en pente, aplati (la neige ramasse les perspectives), ainsi qu'aperçu au téléobjectif. Les voitures manœuvrent; insectes brutaux à l'instant où elles s'arrachent, moteurs à fond, pneus furieux, fracassants, à leurs socles de glace. Premier plan: d'autres visages, dans la chaleur de Mike's, bouches ouvertes sur leurs sandwiches, regards ailleurs. Entre le second fond et le premier plan, de profil (perpendiculaires, donc, à l'avancée des voitures qui manœuvrent) les êtres humains défilent à double sens sur le trottoir: en glissant. Vieux Siciliens — ou Polonais — chapeau sur la tête. Hommes des bois, vestes à carreaux. Jeunes Québécois pleins de cheveux et de barbe. Hommes d'affaires chinois en complets et attaché-case. Noirs géants. Petits Juifs à calotte. Vieux Québécois en bonnets. Anglaises sans âge tressau-

tant sur leurs talons. Amoureux emmitoufflés. Tout cela passe. Vite. C'est la ville. Une ville où qui veut saisir ses différences, ses contingences, s'épuise plus vite qu'elle à produire celles-ci. (p. 33, 41-43)



Alain Médam  
*Montréal interdite*  
*Préface de Pierre Nepveu*  
264 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-053-3  
parution octobre 2004

Extrait

# Benoit Duguay

## Consommation et nouvelles technologies



© Nathalie St-Pierre

Les fouilles archéologiques démontrent que, dès l'aube des temps, le développement technologique était étroitement lié à la survie; on pourrait donc qualifier de fonctionnelles les attentes dominantes des premiers hommes à l'égard des outils rudimentaires qu'ils ont inventés. Par là je veux dire que ces outils devaient remplir efficacement une fonction particulière; par exemple, la lance avec une pointe en silex devait permettre au chasseur de tuer sa proie avant d'être lui-même dévoré. Il y a cependant lieu de croire que d'autres types d'attentes, symboliques par exemple, pouvaient également exister; comment expliquer la décoration sur la lance, sinon comme un symbole conférant un statut ou un pouvoir au chasseur? On peut donc dire que le développement technologique se faisait alors principalement selon un paradigme de nécessité.

Or, de toute évidence, tel n'est pas le cas actuellement dans notre société d'hyperconsommation; le développement technologique est aujourd'hui essentiellement dicté par des considérations commerciales, en tout premier lieu la nécessité pour les fabricants de différencier leurs produits de ceux de leurs concurrents. L'iPhone 3G, lancé au Canada en juillet 2008, en est un exemple éloquent. Loin de moi l'idée de dénigrer ce gadget qui de toute évidence plaît à un segment de marché bien précis; sinon, comment expliquer, lors de son lancement, les files d'attente interminables devant les magasins pour avoir le privilège d'être parmi les premiers à posséder cette merveille? Son design satisfait indubitablement des attentes esthétiques et ses nombreuses fonctions, trop nombreuses en fait pour l'utilisateur moyen, permettent à ses usagers d'en justifier l'achat sur le plan utilitaire (attentes fonctionnelles). La question n'est pas là. Le principal attrait du iPhone tient à l'image, au mythe devrais-je dire, qu'Apple a développée autour de celui-ci, comme autour de ses autres produits, l'iPod, par

exemple; comme ce dernier, l'iPhone est un objet culte, un symbole de statut (attentes symboliques), voire, pour certaines personnes, une possession qui leur permet de rehausser une estime de soi un peu faible (attentes imaginaires). L'image de l'iPhone, comme celle de produits concurrents, tels le Touch Diamond (HTC) et l'Omnia (Samsung), offrant un design, des caractéristiques et des fonctionnalités très similaires, permet à Apple, HTC et Samsung de vendre leurs produits plus cher que d'autres produits de leurs gammes respectives, car les amateurs de ces gadgets sont moins sensibles au prix, pourvu que celui-ci demeure dans une gamme dont on a sans aucun doute établi les limites (attentes financières). On peut donc dire que le développement technologique se fait aujourd'hui selon un paradigme d'échange marchand. Qui plus est ce paradigme est également mercantile, il repose sur la cupidité, la recherche de profits excessifs, bien souvent sans égard pour la qualité et la durabilité du produit, les clients et les employés.

Sous une forme ou sous une autre, tout comme la technique, la consommation a toujours existé. Certes, on peut penser que l'homme des cavernes pouvait subvenir à toutes les nécessités de la vie — boire et manger, se vêtir et se prémunir contre les éléments — sans faire appel à qui que ce soit, sans même faire du troc avec ses semblables. Mais on se dit également que, au bout d'un certain temps, il a sans doute compris que tout faire seul était à la fois fatigant et ennuyeux; manger de l'ours pendant deux mois parce que celui qu'on a abattu faisait trois cents kilos peut devenir monotone alors qu'il est si simple d'en troquer quelques dizaines de kilos contre un peu d'élan que le voisin de caverne a tué de son côté. Cela fait de la variété à table et de la conversation avec ses semblables. Voilà comment on peut imaginer le début du commerce et de la consommation.

Aujourd'hui, rares sont ceux qui subviennent seuls à ce que nous appelons nos besoins. Il est vrai que certains confectionnent leurs vêtements, d'autres cultivent un potager ou élèvent des lapins, quelques-uns chassent le chevreuil ou le canard sauvage, plusieurs vont à la pêche; on en voit même qui fabriquent des meubles et qui assemblent leur propre ordinateur. Je n'ai en revanche jamais entendu parler de quelqu'un ayant réussi à fabriquer soi-même et sans outillage spécialisé le processeur sans lequel aucun ordinateur ne peut fonctionner; en fait, sauf à mener une vie spartiate recluse au fin fond des bois que même les plus convaincus défenseurs de la simplicité volontaire ne voudraient pas, personne ne peut subvenir seul à toutes les nécessités de la vie. Hier comme aujourd'hui, on ne peut pas ne pas consommer, c'est-à-dire s'adresser au marché pour acquérir des choses que requiert notre bien-être, voire notre simple survie. La consommation est en somme un acte essentiel. Elle

est également essentielle sur le plan collectif — rappelons-nous les nombreux responsables politiques et représentants du monde des affaires qui ont incité les populations à reprendre leur consommation au paroxysme de la crise économique récente.

La consommation n'est pas seulement indispensable, c'est également une activité agréable, parfois ludique, source d'un plaisir que certains, il est vrai, s'autorisent à l'excès au point de crouler sous un endettement si démesuré qu'ils deviennent incapables de faire face à leurs obligations financières. C'est évidemment dramatique, tant sur le plan personnel que sur le plan collectif — cela a constitué un des principaux facteurs qui ont entraîné le monde dans la crise.

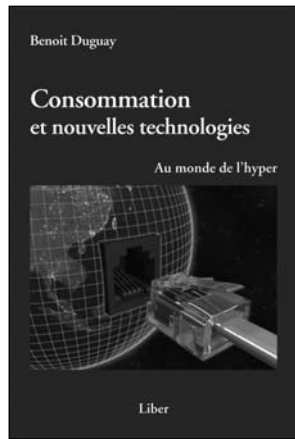
La technologie aussi a envahi nos vies. Plusieurs diront qu'elle a libéré l'homme. Vu sous un certain angle, c'est rigoureusement exact. Pensons aux corvées ménagères grandement facilitées par toutes sortes d'appareils électroménagers. Elle a aussi permis à l'homme d'exprimer plus aisément sa créativité; par exemple, des logiciels pas très chers permettent désormais à des personnes dont l'aptitude pour le dessin est limitée de créer des présentations et des sites web dont les illustrations rivalisent avec celles réalisées à main levée par un dessinateur professionnel avant l'ère de la micro-informatique. En conférant une grande liberté de mouvement à la classe moyenne, les véhicules automobiles ont permis le développement de l'Amérique du Nord telle que nous la connaissons aujourd'hui. Un transport aérien rapide et relativement bon marché a rapproché les continents et permis à des personnes disposant de revenus moyens de découvrir des contrées aussi exotiques que lointaines, un privilège autrefois réservé à une élite.

La technologie n'a cependant pas produit que des effets bénéfiques. Outre le fait d'exacerber l'individualisme, voire l'égoïsme, elle a paradoxalement aussi induit une forme de dépendance, parfois même de ce qui s'apparente presque à l'esclavage. Pensons aux millions de personnes qui, les yeux rivés à un écran, alignent jour après jour, dans bien des cas nuit après nuit, des milliers de lignes de codes pour apprendre aux ordinateurs comment traiter des quantités colossales d'information. Plus simplement, rappelons-nous notre désarroi lorsque notre ordinateur personnel tombe en panne. Et puis la technologie a contribué à élargir l'écart entre nations riches et nations pauvres, favorisés et défavorisés, bref elle a créé un fossé numérique.

Dans cet ouvrage, nous nous pencherons sur la place de la technologie dans l'évolution de nos sociétés et sur son rôle dans l'émergence de la société d'hyperconsommation. Nous dirons que ce rôle est à la fois direct, parce que le développement technologique a multiplié l'offre de produits dont

sont friands les consommateurs, et indirect, parce que les nouvelles technologies ont transformé les secteurs de la production, du commerce et de la finance. Elles ont ainsi permis d'abaisser le coût de production, de créer un nouveau réseau de distribution en ligne, de concevoir des produits financiers dérivés. Bien entendu, il n'y a rien de mal dans ces progrès technologiques; c'est la nature humaine qui détermine l'usage positif ou négatif qu'on en fait. La réduction des coûts de production aurait pu être mise à profit pour réduire les prix, permettant l'accès d'un plus grand nombre aux produits; la cupidité humaine y a plutôt vu l'occasion d'augmenter la profitabilité des entreprises, après avoir bien sûr ajouté quelques fonctionnalités aux produits dans le but de les différencier des produits concurrents.

Nous n'avons pas voulu brosser ici un simple bilan historique des différentes technologies; bien sûr, nous en présentons l'évolution, mais en démontrant leur lien avec la consommation. Notre intention n'est pas de faire une énumération de toutes les versions et de tous les usages des nouvelles technologies; nous entendons simplement en décrire l'explosion avec suffisamment de précision pour qu'on mesure la place qu'elles ont fini par occuper dans nos sociétés. On ne trouvera pas non plus ici une critique acerbe de la technologie en général; d'autres avant nous se sont chargés d'en diaboliser l'usage. Comme dans nos autres travaux, notre critique est modérée et constructive. Nous cherchons à présenter les avantages de la technologie tout autant que les dérives qu'elle peut entraîner, à démontrer le lien étroit entre consommation et technologie, et à expliquer pourquoi hyperconsommation et hypertechnicisation de notre monde vont de pair. (p. 12-16)



Benoit Duguay  
*Consommation et nouvelles technologies.*  
*Au monde de l'hyper*  
182 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-196-7  
parution novembre 2009

Extrait

# Michèle Marchand

## Éthique et pratiques sociales

Nous proposons dans cet ouvrage de considérer l'éthique comme la critique de nos pratiques sociales. Ce qui ne va pas de soi puisque l'éthique est de nos jours de préférence associée à l'identité personnelle et à la vie privée, quand ce n'est pas à la vie intérieure.

Pour que cette proposition ait la moindre chance d'être entendue, nous croyons qu'il faut d'abord parler de deux sujets, les pratiques sociales et les théories morales, et en parler séparément. Ensuite, on pourra mieux juger de l'intérêt de notre proposition. Il faut parler des pratiques sociales parce que, étonnamment, introduire ce concept dans le domaine moral est relativement nouveau. Nous aimerions donc nous en expliquer. Quant aux théories morales, on en parle déjà beaucoup, trop peut-être. On en parle au point où il est difficile de ne pas tomber, nous semble-t-il, dans la confusion à leur propos, une confusion face à laquelle nous avons adopté certains points de repères, que nous aimerions partager.

La proposition de voir l'éthique comme la critique de nos pratiques sociales constitue quand

même le cœur de cet ouvrage. Évidemment, il s'agit là d'une proposition visant d'abord ce qu'on appelle en Amérique du Nord l'éthique appliquée, lui offrant un nouveau modèle et la conviant à un nouveau programme. C'est ce que nous expliquerons plus en détail dans la partie centrale de l'ouvrage. Comme cette proposition a quand même des fondements théoriques, nous discuterons aussi de ces fondements. Il sera entre autres question du réalisme dans le domaine moral et du naturalisme. À première vue, il peut sembler paradoxal de vouloir adopter une position réaliste dans un domaine où il est généralement question de valeurs et d'idéaux. Mais nous verrons que notre proposition en rejoint d'autres en philosophie morale contemporaine.

Réalisme oblige, nous tenterons finalement de mettre cette proposition à l'épreuve en considérant quelques exemples. Pour illustrer le type d'analyse critique que nous souhaitons promouvoir, nous nous arrêterons à l'évolution récente des codes de déontologie médicale. Pour montrer comment une telle analyse peut faciliter la résolution de problèmes pratiques, nous aborderons quelques problèmes très

actuels dans le domaine de la santé, en insistant sur deux sujets particulièrement difficiles: le développement de la génétique et la justice dans les systèmes de soins.

En somme, la proposition de concevoir la réflexion morale comme la critique de nos pratiques sociales nous apparaît comme une percée possible pour ceux qui voudraient défendre une position réaliste même quand il est question d'éthique; ou plus précisément comme une échappée possible pour tous ceux que le peu d'influence des théories morales sur nos sociétés aurait autrement tendance à désespérer. Cependant, il faut absolument souligner que le réalisme auquel nous en appelons demeure une position marginale dans le domaine moral et que l'éthique appliquée est encore loin d'en avoir intégré les leçons. C'est pourquoi nous considérons cet ouvrage comme un essai et un essai pertinent.

Il y a en effet quelque chose de paradoxal à vouloir que la morale soit «réaliste». Comment pourrait-elle l'être, elle qui s'intéresse au monde tel que nous voudrions qu'il soit? Soutenir une position vraiment réaliste dans le domaine moral est donc un

exercice périlleux et peu de personnes s'y adonnent. Celles qui le font sont souvent accusées de vouloir perpétuer le *statu quo*, rabaisser l'éthique au rang des autres connaissances, quand ce n'est pas de vouloir désenchanter le monde. (p. 9-10)

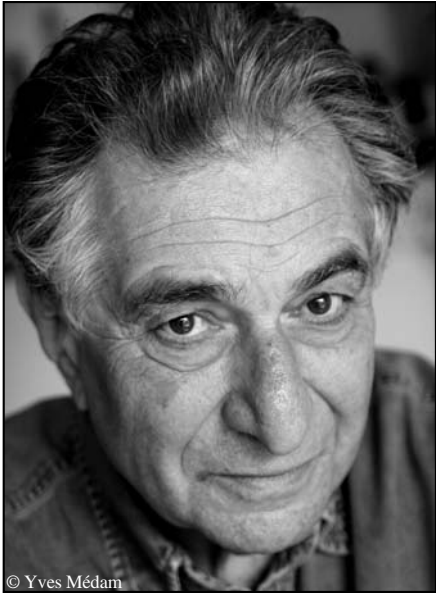


Michèle Marchand  
*Éthique et pratiques sociales.*  
*Essai de morale réaliste*  
150 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-187-5  
parution novembre 2009

Extrait

# Alain Médam

## La saveur des livres



© Yves Médam

Toute lecture est un passage. Un livre est lui-même un passage. Ce mot, « passage », désigne à la fois un mouvement et un lieu : ce qui passe ; là où ça se passe. Lire un livre, c'est unir ces passages.

Mais au fait, pour aller vers quoi ? Vers où ? Non point seulement vers la fin de ce livre — vers le dénouement de son histoire ou la conclusion de ses raisonnements —, mais aussi, par-delà ce que peut offrir cette première lecture, vers ce que le livre ne dit pas, n'explique pas, mais laisse entendre et ressentir. Vers ce qui résonne en nous sans que nous sachions pourquoi, cependant que nous le parcourons.

Bien entendu, tous les livres ne suscitent pas ces résonances, mais si des livres nous retiennent — si nous revenons vers eux, quelques années plus tard, pour les réentendre —, c'est que nous avons ressenti de tels retentissements. « Ça nous a fait vibrer », explique-t-on. Nous avons éprouvé qu'une dimension cachée se tenait derrière l'écriture et il nous a été donné, quelques instants, de l'atteindre. Nous sommes passés par des mots pour nous rendre par-delà ces mots. Edmond Jabès le dit : l'homme se penche sur son livre, écrit-il, « sachant d'avance que ce livre reste toujours à découvrir dans ses vocables et ses silences... Un mot tient dans quelques signes, occupe l'espace de ces signes. À l'intérieur, il a la taille de l'univers. »

Mouvement triple, en réalité. Les mots viennent vers nous ; ils adviennent et s'imposent à notre attention. Nous-mêmes, nous allons vers ces mots : nous les traversons pour aller saisir quelque dimension de leur sens. Et enfin, nous parcourons ces mots disposés les uns à la suite des autres, afin de déchiffrer ce texte qu'ils nous proposent. Ce troisième passage — celui dont le plus aisément nous avons conscience — n'est là, en réalité, qu'afin de rendre possibles les deux autres. Si nous avançons dans ce texte, c'est pour le pénétrer dans ses épaisseurs cependant que nous lui demandons de nous prendre et nous captiver.

De temps en temps, d'ailleurs, ne nous arrêtons-nous pas dans notre lecture, pour nous laisser le temps d'approfondir ? Notre livre dans les mains, nous levons les yeux, regardons dans le vague et nous réfléchissons ou nous rêvons. Ce qui vient de retentir en nous, nous l'évaluons en quelque sorte, nous le soupesons et le mettons en relation avec ce que nous savons par ailleurs, ce que nous avons déjà vécu ou ressenti : tel souvenir, par exemple, telle idée qui elle-même, probablement, provient d'une autre lecture.

Que se passe-t-il entre les mots, derrière les mots, lorsque l'on passe ainsi entre les mots ? Entre leurs caractères en plein, quel sens en creux est-il en passe de s'emparer de nous ? Nous l'ignorons. Ce que nous savons, seulement, c'est que d'autant plus ces mots se présentent avec force — d'autant plus se révèlent-ils agissants —, d'autant mieux passons-nous entre eux afin de nous rendre, par-delà ce qu'ils disent, vers ce qu'ils signifient.

C'est qu'en effet tout ne peut être dit. Il arrive, souvent, que l'expression d'un texte ne soit là qu'afin de signifier qu'il y a l'inexprimable en lui et qu'il tente, plus ou moins, de nous y initier. Comment dire, comment exprimer l'indicible ? Le divin ? L'innommable ? Le monstrueux ? L'inhumain ? Comment faire comprendre au lecteur — tout en lui parlant — que seul le silence saurait dire ce qu'on tente de transmettre ? Un silence glacial ; une suspension stupéfaite, sidérée, de toute forme discursive.

Et tout à l'opposé, comment faire comprendre, à ce lecteur — bien qu'on tente de trouver les mots adéquats —, que nulle accumulation de substantifs, d'adjectifs, de verbes, ne saurait être suffisamment

bruissante, polyphonique, cacophonique, dissonante, pour évoquer les grands fracas de notre temps ?

Le livre peut alors inviter à un passage qu'il sait pratiquement impossible. Les mots ne sont plus là pour dire le sens, mais bien pour signifier qu'il est impossible de le dire véritablement. Ce passage qu'ils ouvrent devant le lecteur donne sur l'inconnu, à l'orée d'une forêt obscure. Il pénètre dans l'impénétrable, ce lecteur, et bientôt l'écriture du livre ne peut plus lui servir de guide puisqu'elle se rompt, le laissant sans retour possible face à ce qui le regarde, certes, mais que lui-même ne peut considérer.

### Évadés

Les livres sont des portes faites pour ouvrir des cages. Ouvrant un livre, c'est une porte que nous entrebâillons. Et nous sortons. Pour aller où ? Dans le livre ! C'est nous qui le choisissons, ce livre, mais ensuite nous nous découvrons définis, dirigés par ces chemins que nous parcourons et qu'un autre a tracés, un autre qui lui-même, pour écrire ce livre, a dû s'extraire de lui.

Car un livre ne sort pas seulement un lecteur de lui, mais un auteur. Même lorsque celui-ci entre au fond de lui-même pour y trouver matière à écriture, il exprime celle-ci et, par là, la sortant hors de lui-même, il se sort de lui. Pour l'auteur, également, ce livre est une porte qui l'extrait de sa cage.

Voici deux prisonniers, donc, tentant chacun pour soi une évasion. Qu'ils puissent se rencontrer, cela ne les préoccupe pas tant que la nécessité qu'ils ressentent, l'un comme l'autre, de se sortir d'eux-mêmes. La lecture, l'écriture, ne se joignent qu'approximativement. Si l'on devait savoir ce que l'on veut écrire — et pour qui —, pourquoi écrirait-on ? Si l'on devait connaître ce que l'on peut attendre d'un livre, pourquoi le lirait-on ? Sur ce chemin, donc, où le lecteur et l'auteur se risquent, ce qu'ils peuvent rencontrer importe moins, leur semble-t-il, que ce qu'ils abandonnent : leurs limites.

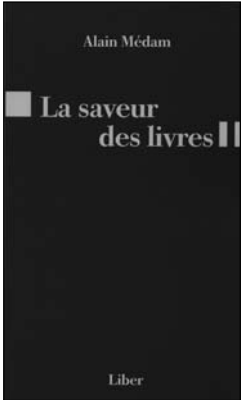
### Pouvoir des mots

Lire, c'est se plonger dans le pouvoir des mots ; c'est consentir à se soumettre à ce pouvoir. Et encore, un jour, levant son regard au-delà des pages d'un livre pour le laisser aller à l'horizon, c'est se demander d'où ce pouvoir provient.

Chaque mot porte en lui plus que lui-même. Parce qu'il vient comme il vient — comme il sait venir — dans la suite d'une phrase, il fait exploser un sens dont il ignorait être porteur. Son pouvoir tient à cela : en ce qu'il met en œuvre une telle puissance qui le dépasse. Son pouvoir tient à cette contrainte qu'il s'impose afin de se rendre jusque au-delà de lui.

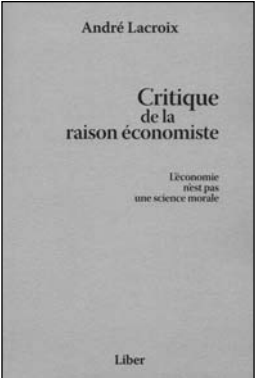
Certains lecteurs, plus que d'autres, sont sensibles à ce pouvoir. Il est des lecteurs qui ne demandent aux mots que de parler. Le minimum nécessaire. Mais il en est qui finiraient par ne plus écouter ce qu'ils disent, pour pouvoir entendre ce qu'ils sont — et ce qu'ils bouleversent par le simple fait qu'ils soient. Lire Leiris, par exemple, est-ce vraiment vouloir savoir ce qu'il raconte ? N'est-ce pas plutôt désirer deviner par quel mystère ces mots qu'il place les uns près des autres se mettent à vivre comme par eux-mêmes et comme jamais Leiris, sans eux, ne serait parvenu à vivre ?

L'auteur, ainsi, est un dompteur de mots. Un sculpteur. Un façonnier. Ce pouvoir des mots, il est passé maître dans l'art de le libérer et de le soumettre à ses vœux. Le lecteur ressent la présence de cet art. Faute de mieux, il nomme ceci : le « style ». La force d'un style tient à ce qu'il sait jouer du pouvoir des mots. La force d'une lecture est de le reconnaître. (p. 18-22)



Alain Médam  
*La saveur des livres*  
162 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-189-9  
parution août 2009

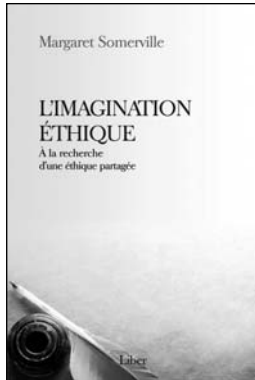
## Autres parutions récentes



André Lacroix  
*Critique de la raison économiste*  
*L'économie n'est pas une science morale*  
184 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-167-7  
parution mars 2009



Luc Bégin (dir.)  
*L'éthique au travail*  
« Éthique publique hors série »  
144 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-177-6  
parution mars 2009



Margaret Somerville  
*L'imagination éthique*  
*À la recherche d'une éthique partagée*  
(traduction Rachel Martinez)  
200 pages, 22\$, ISBN 978-2-89578-154-7  
parution avril 2009



Francine Saillant (dir.)  
*Réinventer l'anthropologie ?*  
*Les sciences de la culture à l'épreuve des globalisations*  
« Carrefours anthropologiques »  
258 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-184-4  
parution avril 2009

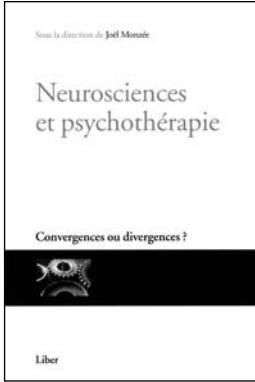
« Je souhaite mettre en relief la nature du discours économique en tâchant de cerner les raisons pour lesquelles nous ne pouvons nous en remettre à lui seul pour gérer les rapports humains au sein de nos communautés. Telle est en effet la thèse que j'entends défendre ici : l'économie est une science dont le pouvoir explicatif permet de comprendre nos sociétés, mais l'économisme qui en est dérivé est une forme de scientisme sur laquelle nos gouvernements et les décideurs dans leur ensemble ne sauraient légitimement s'appuyer pour gouverner. D'où l'importance de défendre, non pas la remoralisation de l'économie, qui maintient le discours économique au centre du discours social, mais un recentrage du discours social autour d'une véritable réflexion éthique. Je soutiens par conséquent que l'économisme ne peut servir de discours politique et moral, non pas pour des raisons de valeur personnelle, de charité chrétienne ou de motifs éthiques plus ou moins clairement avoués, mais bien pour des raisons formelles de cohérence logique. Un tel discours est en soi incohérent et inconsistant, donc formellement et socialement inapproprié sur le plan politique. Et cela, peu importe que nous l'utilisions pour défendre des idéaux politiques de gauche ou de droite. » (A. L.)

L'éthique occupe une place de plus en plus importante dans de multiples contextes de travail, qu'il s'agisse des administrations publiques, des entreprises privées ou des milieux de la finance. Ces références à l'éthique sont elles-mêmes plurielles, s'incarnant dans des codes, des fonctions et des pratiques dont les visées sont loin de toujours converger. En quoi ce phénomène participe-t-il à reconfigurer notre rapport au travail ? Faut-il y voir une manifestation d'une transformation intérieure de la société du travail ? Dans cet ouvrage, des spécialistes venant d'horizons disciplinaires et géographiques variés interrogent cette insertion croissante de l'éthique dans les contextes de travail. Les réflexions qu'ils proposent portent à la fois sur la mise en place de l'éthique dans les milieux de travail et sur la mise au travail de l'éthique dans ces milieux, une fois cette insertion sérieusement amorcée. Par les réponses apportées à ces questions et à d'autres semblables, les contributions rassemblées ici permettent de mieux comprendre ce qui se joue à l'occasion de cette rencontre de l'éthique et du travail.

Les avancées en matière de technoscience, de procréatique et de modifications génétiques ne cessent de remettre en question notre humanité. Que signifie en effet être humain à une époque où la science-fiction est devenue une vérité objective qui remet en question l'idée que nous nous faisons de nous-mêmes, la relation que nous avons avec les autres et avec le monde, ainsi que notre façon de donner sens à la vie ? Certains diront avec enthousiasme que nous entrons peu à peu dans l'ère posthumaine. Du point de vue éthique, cela soulève des questions fondamentales inédites. Si on souhaite les affronter avec le sérieux qu'elles exigent et avec les outils qu'elles requièrent (raison, imagination, intuition, récits, expérience), il faut envisager d'élaborer une éthique, non pas unanimiste, mais partagée, construite par recoupements et universalisable. C'est à cette entreprise que contribue avec force et éloquence Margaret Somerville, qui dégage dans cet ouvrage les principes généraux qui doivent nous guider à une époque où nos décisions risquent de compromettre l'avenir de l'homme.

L'anthropologie est-elle en crise ? On peut facilement le penser. Car, science occidentale, la définit-on par son côté ethnologique comme description et rencontre de l'autre, de préférence exotique, on s'avise alors rapidement que, dans un monde globalisé, cet autre est beaucoup plus difficile à trouver, quand il n'a pas déjà lui-même pris la plume ethnographique qu'il utilise à sa manière. La définit-on, conformément à l'étymologie, comme « science de l'homme » dédiée à faire apparaître l'« unité du genre humain », et alors on se demande aussitôt, à l'âge du relativisme et du constructivisme, quel peut bien être le fantôme qu'elle voudrait saisir. De l'intérieur même, d'ailleurs, la discipline s'est fragmentée et autour d'elle des compétences concurrentes lui disputent le champ de la culture. Telles sont donc quelques-unes des questions que les textes de ce collectif affrontent. Il s'agit donc de rap-peler les ressources et la mission de l'anthropologie tout en prenant acte des transformations à travers lesquelles elle est en train de passer en même temps que le monde qui est le nôtre. Une anthropologie en crise ? Ayant perdu sa raison d'être ? Non, une anthropologie au défi de sa propre évolution, de son dynamisme, de ses atouts les plus forts.

# Autres parutions récentes



Joël Monzée (dir.)  
*Neurosciences et psychothérapie*  
*Convergences ou divergences ?*  
258 pages, 24 \$, ISBN 978-2-89578-178-3  
parution mai 2009



Catherine Garnier et Joseph J. Lévy (dir.)  
*Médicaments, de la conception à la prescription*  
232 pages, 25 \$, ISBN 978-2-89578-166-0  
parution juin 2009



Louis LeVasseur et Maurice Tardif (dir.)  
*Éthique publique*, vol. 11, n° 1  
« Justice scolaire et école publique »  
160 pages, 20 \$, ISBN 978-2-89578-182-0  
parution juin 2009



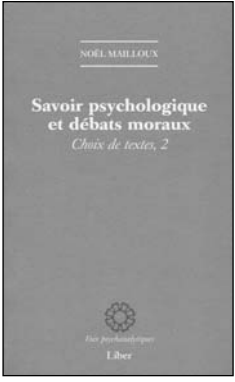
Anouk Bélanger et Will Straw (dir.)  
*Cahiers de recherche sociologique*, n° 47  
« Dialogues théoriques sur la culture »  
206 pages, 20 \$, ISBN 978-2-89578-179-0  
parution juin 2009

Les neurosciences ne pourront jamais accompagner pas à pas les psychothérapeutes dans le parcours qu'ils offrent à leurs patients. Et il est heureux qu'il en soit ainsi, car la psychothérapie reste un art qui se déploie avec l'expérience et l'évaluation de celle-ci, seul ou en supervision professionnelle. Il n'en reste pas moins que les recherches en neurophysiologie, neuro-imagerie ou phénoménologie offrent des occasions pour comprendre, corroborer ou réinterpréter des modèles explicatifs des traitements pour améliorer la santé mentale des patients. Elles offrent également des possibilités aux thérapeutes de porter un regard critique et bienveillant sur leur pratique clinique. À la question de savoir si les neurosciences et la pratique de la psychothérapie pouvaient avoir des moments de rencontres fécondes, on peut aujourd'hui répondre qu'il y a entre elles plus de convergences que de divergences. Les neuroscientifiques et les professionnels de la santé mentale auraient donc tout intérêt à créer des ponts entre les différentes pratiques psychothérapeutiques et les découvertes réalisées en neurosciences fondamentales, appliquées ou cliniques.

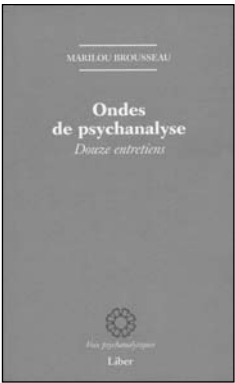
Pour la conscience commune, le médicament est tout simplement ce produit miraculeux qui, dans le secret du corps, s'attaque au symptôme ou à la cause de la maladie, qui soulage la souffrance et qui aide à recouvrer la santé. À y regarder de plus près, on s'avise pourtant rapidement que la « chaîne des médicaments », le parcours qu'ils franchissent de la conception à la prescription et à la consommation, est redoutablement complexe et lourde d'enjeux décisifs à chacune de ses étapes. Ce chemin croise l'ensemble des systèmes, matériels aussi bien que symboliques, qui structurent nos vies individuelles et collectives. Ces rencontres ne sont naturellement pas inoffensives, puisque non seulement chacun des systèmes est lui-même le moment d'un choix et le lieu de tensions, mais ils sont encore entre eux souvent en conflit. En mettant en lumière, à travers quantité d'exemples et de situations concrètes, les moments qui scandent la chaîne (conception, distribution, usage), les spécialistes qu'il réunit (médecins, anthropologues, historiens, sociologues...) jettent une lumière vive, souvent critique, toujours instructive sur la constitution et le fonctionnement de la pharmacopée contemporaine.

Les conceptions de la justice scolaire qui s'inspiraient de l'égalité des chances ou de l'égalité d'accès ne suffisent plus à rendre compte des problèmes, des enjeux et des demandes de justice auxquels l'école contemporaine fait maintenant face. Il semble que nous entrons dans une phase de la justice scolaire qu'on pourrait qualifier de « polythéiste », c'est-à-dire une justice animée d'une diversité de principes et débouchant sur des tensions voire des conflits, non pas entre le juste et l'injuste, mais entre plusieurs formes et pratiques de justice. Prenant acte de ces évolutions, le comité de rédaction de la revue *Éthique publique* a réuni dans ce numéro des chercheurs et des praticiens du milieu de l'éducation qui se penchent sur la problématique de la justice scolaire et les principaux enjeux politiques, éthiques et culturels qui structurent l'école publique actuellement, en Amérique du Nord et en Europe, voire en Asie et en Afrique.

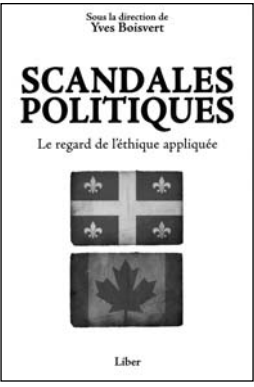
Depuis 1980, la notion de culture a été l'objet de travaux à la fois abondants et contradictoires. Les sociologues ont participé à ces débats et polémiques sur la signification de la culture dans les sociétés contemporaines. Ces débats ont été alimentés par le développement rapide des communications et des technologies de l'information et par l'intensification des échanges qui, ne connaissant plus de frontières géographiques, forcent de nouvelles lectures des dynamiques culturelles à travers, notamment, les notions d'hybridité, de métissage, mais aussi celles de circulation et d'articulation. Cette transformation de la circulation de la culture pose des défis théoriques qui inspirent et traversent différentes disciplines dont la sociologie, au regard particulièrement des rapports culture-société. Ce numéro des *Cahiers de recherche sociologique*, prenant appui sur l'idée que la culture est fondamentale pour la compréhension des sociétés contemporaines, propose une série de regards sur la circulation de la culture ainsi que sur les théories et analyses qui s'y articulent à partir d'ancrages conceptuels (nationaux) spécifiques.



Noël Mailloux  
*Savoir psychologique et débats moraux*  
« Voix psychanalytiques »  
258 pages, 24 \$, ISBN 978-2-89578-169-1  
parution août 2009



Marilou Brousseau  
*Ondes de psychanalyse. Douze entretiens*  
« Voix psychanalytiques »  
202 pages, 22 \$, ISBN 978-2-89578-188-2  
parution août 2009



Yves Boisvert (dir.)  
*Scandales politiques. Le regard de l'éthique appliquée*  
264 pages, 25 \$, ISBN 978-2-89578-181-3  
parution septembre 2009



Pierre Bertrand  
*Pourquoi créer ?*  
224 pages, 22 \$, ISBN 978-2-89578-185-1  
parution octobre 2009

Le père Noël Mailloux (1909-1997), o. p., est de la génération des fondateurs des sciences humaines et sociales au Québec. Homme d'action infatigable, il était également clinicien, scientifique, philosophe, au sens fort et véritable de chacun de ces termes. La dette de la psychanalyse, de la psychologie, de la criminologie, de la psychoéducation et de la philosophie québécoises à son égard est profonde. Pourtant, aucun ouvrage de lui n'est aujourd'hui disponible — situation qu'il importait de corriger. Une part considérable de son œuvre explore minutieusement les différentes branches du domaine psychologique. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a pu le qualifier de « premier ambassadeur de la psychologie canadienne ». Ce deuxième volume des œuvres de Noël Mailloux réunit les articles les plus significatifs concernant, d'une part, l'épistémologie de la psychologie et, d'autre part, les questions aiguës touchant la morale, tant sur son versant théorique que sur son versant clinique. Le lecteur du premier volume retrouvera ici la clarté, la profondeur et la force intellectuelle du père dominicain.

Les douze entretiens réunis dans cet ouvrage ont d'abord eu lieu sur les ondes de Radio Ville-Marie dans la cadre de l'émission « Au cœur de l'être », où, dans une ambiance intimiste et chaleureuse, Marilou Brousseau accueille depuis plusieurs années déjà divers spécialistes des « sciences de l'âme ». De nombreux psychanalystes ont pu ainsi contribuer, pour un large auditoire, à une meilleure compréhension du fonctionnement de la psyché et du comportement humain. La présente anthologie familiarisera donc le lecteur, dans le langage vivant du dialogue, aussi bien avec des thèmes psychanalytiques (le désir, le rêve, par exemple) qu'avec l'éclairage propre que jette la psychanalyse sur des questions plus transversales (adolescence, relations mère-enfant, créativité, étonnement, etc.). Elle montre du même coup l'actualité de la psychanalyse et son apport décisif au savoir et à la culture.

La scène politique canadienne et québécoise a été marquée au cours des derniers quinze ans par une série de scandales qui ont tout à la fois coûté cher au contribuable, ruiné l'image des politiciens et de l'administration publique et miné la confiance de la population dans ses institutions. Il était important d'en faire une étude approfondie et sans le sens du drame qui en accompagne la divulgation par les médias. C'est ce que proposent ici Yves Boisvert et son équipe qui, du point de vue de l'éthique appliquée, dégagent les constantes de ces phénomènes sociaux que sont les scandales, de manière à en saisir la logique au-delà des protagonistes qui en font chaque fois les frais, mais aussi pour inviter à les prévenir. L'ouvrage étudie six scandales politico-administratifs, trois qui ont touché le gouvernement fédéral canadien : le scandale des commandites, le Shawinigate et l'affaire Radwanski ; et trois qui ont concerné le gouvernement québécois : Oxygène 9 ainsi que les cas Frigon et M3i.

« Je crois fermement que c'est l'art de vivre qui se trouve au soubassement de tout art particulier, que c'est pour apprendre à vivre, apprendre toute sa vie à vivre, que l'artiste crée, que c'est pour inventer la vie qui passe bien plus que des objets qui restent, que l'artiste donne naissance à des œuvres. L'artiste est conscient de la vie comme nul autre, de cette vie que l'on ne peut figer, qui demeure éternellement indomptée et énigmatique. En explorant l'inconnu par son art, l'artiste cherche à être à la hauteur de la puissance de vie dont il fait partie. Ce faisant, il apprend et nous apprend à vivre. » (P. B.)

# Autres parutions récentes



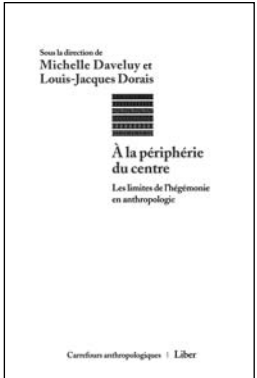
**Basarab Nicolescu**  
**Qu'est-ce que la réalité?**  
*Réflexions autour de l'œuvre de Stéphane Lupasco*  
180 pages, 20\$, ISBN 978-2-89578-191-2  
parution octobre 2009



**Sophie Jama**  
**Rêve et cultures**  
«Petite collection»  
132 pages, 12\$, ISBN 978-2-89578-199-8  
parution octobre 2009



**Nicolas Moreau**  
**État dépressif et temporalité.**  
*Contribution à la sociologie de la santé mentale*  
136 pages, 18\$, ISBN 978-2-89578-186-8  
parution novembre 2009



**Michelle Daveluy et Louis-Jacques Dorais (dir.)**  
**À la périphérie du centre.**  
*Les limites de l'hégémonie en anthropologie*  
«Carrefours anthropologiques»  
196 pages, 24\$, ISBN 978-2-89578-195-0  
parution novembre 2009

«Le mot “réalité” est un des plus prostitués de toutes les langues du monde. Nous croyons tous savoir ce qu'est la réalité mais, si on nous interroge, nous découvrons qu'il y a autant d'acceptions de ce mot que d'habitants sur la terre. Il n'est donc pas étonnant que les conflits sans nombre agitent sans cesse les individus et les peuples: réalité contre réalité. C'est une sorte de miracle que, dans ces conditions, l'espèce humaine existe encore. Plus de soixante ans après l'affirmation de Wolfgang Pauli, un des fondateurs de la mécanique quantique: “[...] la formulation d'une nouvelle idée de réalité est la tâche la plus importante et la plus ardue de notre temps”, cette tâche reste inaccomplie. Et pour illustrer cette quête, je prends, comme cas exemplaire, l'œuvre de Stéphane Lupasco (1900-1988). J'ai eu le privilège de partager l'amitié de Lupasco de 1968 à sa mort. Ce livre voudrait prolonger nos échanges intellectuels et spirituels au-delà de ce terme. En effet, la pensée de Lupasco est un système ouvert, soumis à un perpétuel questionnement constructif. Elle nous aide à avancer vers une sagesse en conformité avec les défis majeurs de notre siècle.» (B. N.)

Si le rêve n'est pas le propre de l'espèce humaine, l'homme est bien le seul à pouvoir le raconter et à n'avoir de cesse de l'interpréter. Et, au cours de l'histoire, il ne s'en est pas privé. Ainsi depuis toujours il a voulu inventorier les symboles des rêves, il s'est demandé s'il y avait une différence entre rêves du soir et rêves du matin, si c'était Dieu ou le diable qui lui parlait la nuit, si c'est ainsi que le destin se laissait deviner. Des plus anciens témoignages en matière de rêve jusqu'à la théorie psychanalytique contemporaine, en passant par la littérature et par les croyances des sociétés archaïques et celles des textes sacrés des grands monothéismes, cet ouvrage est à la fois un passionnant voyage à travers les cultures et un rappel que, dans l'essentielle intimité qui est la sienne, le «rêve est une rencontre avec nous-mêmes».

Cet ouvrage se situe au carrefour de trois problématiques: l'explosion des troubles dépressifs et de la consommation d'antidépresseurs au cours des dernières décennies; l'émergence de la «société de la responsabilité de soi» (Ehrenberg), qui nous a fait passer d'une régulation basée sur l'obéissance à une régulation fondée sur la prise de décision et l'initiative personnelles; et la reconfiguration du rapport au temps, que livres populaires et magazines ne cessent de nous inciter à maîtriser. Il entend donc contribuer à mieux définir l'individualité contemporaine et ses dilemmes en l'abordant en particulier par le rapport au temps tel qu'il se donne à voir chez les individus dépressifs. Les troubles dépressifs constituent en effet une intéressante porte d'entrée pour l'étude de ce rapport d'autant plus qu'ils sont eux-mêmes caractérisés par un élément temporel essentiel, celui du ralentissement psychomoteur. En creux de la description des perturbations temporelles qui accompagnent les états dépressifs et au travers des témoignages de personnes dépressives, on voit apparaître du même coup le portrait des types d'individus «fabriqués» par la société.

Le présent ouvrage réunit une dizaine d'anthropologues de la «périphérie du centre», centre d'où émane la majeure partie de la recherche anthropologique actuelle: États-Unis, France, Grande-Bretagne. De leur position légèrement décentrée, ils se demandent donc, d'une part, jusqu'à quel point la quasi-hégémonie scientifique exercée par ces trois pays (doublee d'une hégémonie économique et politique dans le cas du premier) détermine leurs propres paradigmes épistémologiques et leurs problématiques théoriques, et, d'autre part, s'il est possible d'exercer un poids réel sur la science anthropologique en travaillant à partir de la marge de ces foyers. Certes, ces divers témoignages relèvent de nombreux exemples d'ignorance et de domination des uns, de mépris de soi des autres, mais tous gardent l'espoir d'une anthropologie dynamique à laquelle chacun devrait contribuer, peu importe la tribune dont on dispose.

# Souvenir

Le texte qui suit est la préface que Giovanni Calabrese a écrite pour Dialogues en ruine, livre consacré par Laurent-Michel Vacher (1944-2005) à son ami Jean Papineau (1950-1995).



**Laurent-Michel Vacher**  
**Dialogues en ruine**  
96 pages, 12\$, ISBN 978-2-921569-36-1  
parution septembre 1996

Jean Papineau est mort le 16 décembre 1995 d'un cancer de l'œsophage. Il avait 45 ans.

Je ne me souviens pas à quel moment exactement nous nous sommes rencontrés pour la première fois. Je sais que je l'avais entrevu au cégep Ahuntsic au début des années soixante-dix — il avait un an de plus que moi —, mais ce n'est qu'à l'université de Montréal que nous avons vraiment commencé à établir des liens. Il était en philosophie, j'étais en littérature, mais il nous arrivait de suivre des cours communs. C'est sans doute l'un d'eux qui nous a mis en contact. Je me souviens en tout cas de l'avoir abordé rue Jean-Brillant, et d'avoir été étonné et flatté — car j'étais déjà sensible à son regard à la fois tendre, amusé et ironique, et à sa marginalité — de son attitude accueillante à l'égard de mes commentaires — sur quoi? — vraisemblablement sans grand intérêt. Puis les choses se sont enchaînées, les circonstances et quelque affinité aidant, nous nous sommes retrouvés souvent ensemble, à l'université, chez lui, chez sa sœur Francine, au Bouvillon, et plus tard, avec Michel Vacher, à l'Express, au Lux, au Petit Extra, ailleurs. Si on excepte mes trois ans d'absence du pays à la fin des années soixante-dix, au cours desquels nous n'avons de toute façon pas cessé de correspondre, il ne s'est je crois jamais passé beaucoup de temps sans que nous ne nous voyions. Et beaucoup de temps commençait déjà après quelques jours. Le téléphone sonnait alors et, sans présentation, sa voix, parfois théâtralement exaspérée, parfois comme retenue par une fausse inquiétude, disait: «Mais qu'est-ce qui se passe, on ne donne plus de nouvelles?» Et c'était étonnant de voir, après seulement quelques jours, à quel point notre bavardage était intarissable.

Michel Vacher avait été, à des moments diffèrents, notre professeur. Mais ce n'est que lorsque Jean est devenu son collègue au département de philosophie du cégep Ahuntsic, au milieu des années soixante-dix, que les relations entre eux se sont nouées, au point bientôt, pour certains en tout cas, de croire que l'un n'allait pas sans l'autre. Dans ce sens, il ne faut pas penser que l'épigraphie empruntée à Gogol («Toute la joie de ma vie, ma joie suprême, a disparu avec lui») soit de la rhétorique. Il suffit pour s'en convaincre de se reporter à l'avertissement à *Pour un matérialisme vulgaire*: «Je remercie particulièrement Jean Papineau, qui fait ce qu'il peut pour que je ne me prenne pas au sérieux»; à l'avant-propos d'*Histoire d'idées*: «J'en profite pour remercier mon ami Jean Papineau...»; ou encore au *Canabec libre*, qui est dédié au même. À vrai dire, je peux attester que, d'une certaine façon, tous les textes que Vacher a écrits après sa rencontre avec Jean sont informés par ses commentaires, par sa culture, par son esprit, comme si chaque fois c'était à lui qu'il fallait répondre, avec lui qu'il s'agissait de dialoguer. Ils étaient en somme l'un pour l'autre l'interlocuteur idéal, non pas le complément ou le double de soi, mais celui qui est capable de donner la réplique, en sauvegardant sans aucun effort sa personnalité tout en partageant avec une authenticité imprescriptible les principes du jeu et les exigences de la pensée. Dans un des dialogues qui suivent, Vacher fait d'ailleurs dire à l'autre: «C'est vrai que nous sommes en désaccord complet sur tout. Mais tu devrais te consoler en songeant à quel point notre entente est profonde sur le reste!» C'est, je pense, une autre façon de dire la même chose. On se souviendra que *L'empire du moderne* est dédié aux médecins qui, dit Michel Vacher, «voici quelques années, m'ont d'abord évité le pire et ensuite, chacun à sa manière, rendu à une vie normale»; dans la même circonstance, c'est Jean qui lui a, intellectuellement cette fois, évité le pire puis qui l'a rendu à une vie normale.

On comprendra dès lors que le survivant ait voulu rendre hommage à celui qui l'a soutenu, encouragé, alimenté et aussi — oh combien! — critiqué pendant une vingtaine d'années, et on mesurera sans doute mieux ce que les dialogues qui suivent signifient. Ils ont été pour lui tout d'abord un exorcisme, un exercice cathartique d'où l'ami disparu renaît transfiguré et immortel — rendu, à son tour, de manière symbolique, à une vie normale —, une façon de défier, dans une sorte de baroud d'honneur, non pas la mort, mais l'effondrement qu'elle a irrémédiablement provoqué. Mais ils ont aussi été écrits dans cette perspective, disons, pédagogique à laquelle Vacher tient énormément: Jean était une figure exceptionnelle non pas du savoir, ni même, à vrai dire, de la culture, mais de l'homme, dans ce qu'il a d'intelligence et de sensibilité, d'intransigeance et de curiosité, d'insupportable égoïsme et d'explicable générosité, de plaisir de vivre et de conscience de sa finitude. Il ne fallait pas que pareil exemple ne laisse pas de trace, ne serait-ce qu'à la manière, pour ceux qui ne l'ont pas connu, d'un personnage de roman.

Jean Papineau est le type même de l'intellectuel qui n'a pas écrit. Car si on excepte quelques textes, à la vérité sans grande importance — lettres laconiques aux journaux, comptes rendus de livres, brèves interventions lors de colloques —, il n'a rien laissé qui pourrait ressembler à l'exposé d'une pensée. D'ailleurs ni «exposé» ni «pensée» ne sont des mots qui conviennent à l'usage qu'il a fait de ses connaissances et de sa perspicacité. Combien de fois ne lui avons-nous pourtant pas demandé ce qu'un autre des dialogues suivants rappelle: «Mais, enfin, pourquoi tu t'entêtes ainsi à ne pas vouloir écrire?» L'écriture n'était pas son lieu naturel, la résistance à chaque fois été farouche, intraitable. Certes, particulièrement lorsque, la veille ou l'avant-veille, nous l'avions poussé dans ses derniers retranchements, il lui arrivait à l'occasion de m'appeler, en disant: «Je peux te lire quelque chose?» Mais ces «précipités», la plupart du temps, comment dire, mangeaient les idées, comme on dit manger les mots. Jean Papineau n'avait pas la patience de la démonstration. Voilà pourquoi sans doute, dans les dialogues reconstruits par Vacher, il a toujours l'air un peu agacé d'avoir à expliquer. Ces textes sont en fait quelques pièces détachées puis recollées d'une pensée qui n'a jamais éprouvé le besoin de s'exprimer dans une forme conventionnelle — étude savante, essai, interventions répétées martelant quelque slogan —, mais que nous, ses amis intimes, aurions toujours voulu lire ne serait-ce que dans son éclatement même.

Peut-être se laissait-il écraser par ceux qu'il admirait, non pas à la manière d'un disciple, mais parce qu'il avait trouvé en eux la meilleure expression de ce qu'il pensait et ressentait, et que, dès lors, sa propre version des choses lui semblait superflue. Peut-être était-il paresseux. Peut-être avait-il trop d'orgueil secret et de souci perfectionniste pour affronter le jugement critique d'autrui. Peut-être souffrait-il également, comme beaucoup d'intellectuels canadiens-français, de ce sentiment lancinant d'être «miné linguistiquement et culturellement». Mais peut-être enfin n'était-ce tout simplement pas sa nature d'être un intellectuel de forme classique.

Son attention et son énergie allaient ailleurs, se manifestaient autrement. En fouillant dans ses papiers, j'ai une fois de plus été renversé par le nombre de bibliographies, de listes, de répertoires, qu'il confectionnait, les bouts de papier sur lesquels il avait noté une référence, un nom, un thème. Ce fait est doublement révélateur: d'une part, il atteste que Jean Papineau lisait constamment, de tout et sur tout. Il était en fait atteint d'une boulimie qui faisait qu'il investissait une quantité incroyable de temps et d'argent dans livres, journaux, revues, etc. Tout comme Michel Vacher à cet égard, il aurait trouvé intolérable de savoir que quelqu'un quelque part était en train de faire, de dire, de proposer quelque chose dont il n'était pas au courant. Cette course pour être à jour, qui n'a évidemment rien à voir avec le désir fébrile d'être à la mode, était bien entendu perdue d'avance — encore plus sûrement quand on s'éloignait des domaines qui faisaient davantage partie de sa formation (philosophie, littérature, art) et des aires culturelles les plus proches de nous —, mais cela n'était pas une raison de s'arrêter.

Le deuxième trait que sa manie révèle, c'est qu'une bonne partie de ce travail était faite pour les autres. Ses étudiants d'abord, pour qui il avait beaucoup de respect. Ce ne sont pas eux, grognait-il aux critiques qu'on leur adressait, qui manquent d'intérêt pour leurs études, qui font baisser le

Entretien

# Jacques J. Perron

## La Compagnie des philosophes

*Il nous a semblé approprié de contribuer à faire connaître La Compagnie des philosophes, un organisme qui offre un espace à la réflexion et à la discussion philosophiques à l'extérieur des établissements d'enseignement. Nous nous entretenons ici avec le directeur général Jacques Perron, qui en est un des fondateurs. Pour obtenir plus de renseignements on peut passer par l'une ou l'autre des coordonnées suivantes: La Compagnie des philosophes, C. P. 88074, Longueuil, Québec, J4H 4C8; tél. 450-670-8775; <www.cdphilosophes.org>; philosophes@mac.com.*

**Jacques Perron, la Compagnie des philosophes existe depuis dix ans. Elle organise depuis le début cinq rencontres en hiver-printemps et cinq rencontres à l'automne au cours desquelles un invité parle de philosophie et discute avec un public d'amateurs qui mènent également, après une conférence, une réflexion en équipe. Est-ce que je résume bien le profil des activités que vous organisez? Mais d'abord, comment est né cet organisme, qui l'a fondé et à quelle fin?**

La Compagnie des philosophes a été fondée à Longueuil en avril 1999 par Josée Fabien et moi-même, tous deux professeurs au collège. Animés d'une même passion pour les gens, l'éducation et les grandes questions du sens qui conditionnent la qualité du vivre ensemble, nous avons voulu créer un organisme à but non lucratif qui se donnerait pour mission d'éduquer le grand public à la philosophie considérée comme un instrument de réalisation de soi en tant que personne et en tant que citoyen.

Il s'agissait de promouvoir la pensée philosophique sous toutes ses formes, en dehors des institutions, loin des impératifs de carrière, de concurrence et de rendement. Une seule ambition: donner le goût et les moyens d'une pensée libre et personnelle qui se construirait en dialogue critique avec la pensée de l'autre et en compagnie des grands penseurs de l'humanité.

Pour réaliser sa mission et répondre aux demandes issues d'un engouement certain pour les grandes questions existentielles, l'organisme a mis sur pied différentes activités philosophiques grand public dont les Dimanches philo, les Cafés philo, les Ciné-clubs philosophiques, les journées thématiques et les colloques annuels. La démarche est toujours la même: rassembler des gens autour de questions de sens, leur faire rencontrer des auteurs ou artistes qui animent la vie intellectuelle du milieu, les accompagner dans l'élaboration d'une pensée personnelle en leur présentant un contenu réflexif et en suscitant des échanges. En ce qui regarde les Dimanches philo, vous avez raison: dix fois par année, nous organisons une matinée philosophique (de 9h30 à 13h) au cours de laquelle un invité vient philosopher avec un

public d'«amateurs éclairés» qui, après la conférence, réfléchissent en petits groupes avec animateur sur le contenu de la conférence. Après ces échanges en atelier, le conférencier peut compléter sa pensée et répondre aux questions du public dans la plénière qui termine la matinée.

**Vous invitez donc des philosophes. Comment les choisissez-vous? Est-ce que vous vous laissez guider par leurs publications, leur réputation, les questions de l'heure? Accueillez-vous également des professeurs d'université, professeurs de collège et... philosophes tout court? Bref, qui sont vos invités et pourquoi ceux-là?**

Nous choisissons nos conférenciers en fonction du thème annuel qui sert de fil conducteur à nos activités. Ces conférenciers sont majoritairement des auteurs, mais ne sont pas nécessairement philosophes professionnels. Nous accueillons des professeurs d'université et de collège, mais aussi des scientifiques, des cinéastes, des artistes. On trouvera la liste de toutes nos activités avec le nom des conférenciers dans le portfolio de l'organisme sur notre site internet. Nous choisissons toujours des conférenciers qui acceptent l'approche grand public et la vision d'une philosophie appliquée à la vie bonne. La démarche se veut socratique. La philosophie passe par le dialogue et vise à penser mieux pour vivre mieux avec soi-même, avec les autres et avec la nature. Finalement, nous recherchons des conférenciers dont les productions (littéraires ou autres) ont une résonance auprès de nos «amateurs éclairés». Au cours des années, nous avons développé un cadre de travail qui facilite cette rencontre des auteurs avec le public.

En effet, nous préparons avec nos conférenciers un document d'accompagnement pour les participants qui comprend: une notice biographique présentant le conférencier, une notice bibliographique (ou médiographique) présentant ses écrits (ou ses œuvres), des suggestions de lectures permettant de poursuivre la réflexion après l'activité, certains documents, textes ou extraits que le conférencier aimerait insérer dans le dossier du participant (page couverture, quatrième de couverture, table des matières d'une publication), le plan de la communication, quelques questions qui pourraient être débattues dans les ateliers (îlots de dialogue) qui suivent la conférence et, un questionnaire d'évaluation de la matinée philosophique. Ce cadre de travail est utile aux conférenciers, aux participants et aux organisateurs.

**Le public maintenant. Qui est-il et que demande-t-il à ces rencontres?**

Nos activités se tiennent surtout dans le Vieux-Longueuil. Les participants viennent surtout de Longueuil et les environs, de Montréal, mais aussi

des Cantons de l'Est, de Valleyfield, de Laval, des Laurentides, de Trois-Rivières, et parfois même de Québec. Tous se rendent philosopher dans le Vieux-Longueuil pour 9h30, le dimanche matin...

Il s'agit d'un public instruit, parfois universitaire, mais pas toujours. Pour la plupart, ce ne sont pas des spécialistes de la philosophie, mais ils aiment lire, réfléchir, comprendre, apprendre, discuter... L'auditoire se compose habituellement d'environ quatre-vingts personnes: un tiers hommes, deux tiers femmes. L'âge varie de quarante à soixante-quinze ans. Une trentaine de personnes s'inscrivent pour la série complète des Dimanches philo. À ce noyau dur se greffent chaque fois une quarantaine de personnes qui, pour l'occasion, sont attirées par le conférencier invité ou par le sujet traité. Et puis, il y a la quinzaine de bénévoles...

Le succès de l'entreprise repose sur la qualité des activités offertes: leur originalité et leur valeur culturelle et éducative ne laissent pas de doute. Elles permettent le développement et l'approfondissement de plusieurs habiletés intellectuelles et interrelationnelles essentielles à la vie individuelle et démocratique. L'évaluation des activités par les participants montre qu'ils reconnaissent la qualité des conférences, des documents d'accompagnement et des échanges. Ils apprécient beaucoup de rencontrer des auteurs en personne (avec, en bonus, parfois, les séances de signature). Finalement, ils apprécient de pouvoir se réunir le dimanche matin et échanger avec d'autres personnes qui partagent une même passion pour le questionnement et la réflexion. Nos participants veulent philosopher: ils ne se contentent pas de consommer passivement des conférences.

**La philosophie, matière obligatoire dans nos collèges, n'a finalement, me semble-t-il, pas beaucoup de prolongements «dans le civil». Il y a quelques maisons d'édition, il y a eu les cafés philosophiques, pas de magazines. Votre organisme est une exception qui fait circuler philosophes et idées. Est-ce suffisant? Je veux dire, a-t-on tort de vouloir plus?**

Ce manque de prolongements de la philosophie scolaire en dehors des institutions est regrettable pour plusieurs raisons. D'abord, on ne profite pas suffisamment du fait que la philosophie gagne du terrain auprès du grand public québécois (comme c'est également le cas ailleurs dans le monde). En effet, d'expérience, nous pouvons parler aujourd'hui d'un engouement pour la philosophie: les succès de La Compagnie des philosophes depuis une décennie en témoignent. Et nous ne fournissons pas à la demande. C'est regrettable, aussi, parce que nous croyons, comme Descartes, que les sociétés sont d'autant plus «polies et civilisées» qu'on y philosophe davantage et mieux. Dans un monde où prédominent le nihilisme, le relativisme, l'opinion et la sophistique, il n'est pas surprenant que la

demande de philosophie augmente. Les philosophes doivent répondre à l'appel.

Non pas qu'il ne se fait rien ici! Les philosophes québécois sont très actifs et se manifestent de plus en plus sur la place publique (participation active aux débats de société, publications, interventions à la radio, à la télévision, dans les journaux...). Citons en exemple le travail magnifique des Georges Leroux, Charles Taylor, Michel Seymour, Jean Grondin, Thomas De Koninck, Jacques Dufresne, Antoine Robitaille et «Le devoir de Philo», et bien d'autres... Mais cela ne suffit pas. Il faut arriver à faire de la vulgarisation philosophique de qualité une véritable priorité (comme on fait de la vulgarisation de qualité dans le domaine scientifique).

**Comment entrevoyez-vous l'avenir de la Compagnie? Expansion et multiplication d'activités? Diversification des modes d'intervention? Simple prolongement de ce que vous avez toujours fait?**

Cette année, La Compagnie des philosophes célèbre son dixième anniversaire. Jusqu'ici, sans subvention et sans personnel rémunéré, nous avons fonctionné grâce à l'implication constante d'une quinzaine de bénévoles et grâce au généreux dévouement des membres du conseil d'administration. Le portfolio de l'organisme laisse voir les résultats fort impressionnants de tout ce travail.

Nous vivons actuellement une année de transition. Plusieurs défis s'offrent à nous. Nous devons d'abord nous préoccuper de la relève au niveau du bénévolat. Ensuite, pour assurer la pérennité de l'organisme, nous devons mettre sur pied une première campagne de financement qui nous permettrait d'engager du personnel. De plus, nous chercherons à développer différents partenariats avec des organismes qui poursuivent des missions qui s'apparentent à la nôtre. Nous avons fait quelques expériences intéressantes en collaborant avec l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes dans le cadre de la semaine québécoise des adultes en formation, et en tenant des cafés philo avec des groupes d'immigrants en cours de francisation. Nous aimerions arriver un jour à créer une maison de la philosophie qui permettrait de véritables rencontres intergénérationnelles sur des questions de sens. On y développerait naturellement un volet «philosophie pour enfants». Nous voulons augmenter et diversifier nos activités. Nous songeons, par exemple, à organiser des séminaires de lecture d'ouvrages à portée philosophique publiés au Québec. Nous rechercherons la collaboration de professeurs de philosophie du collégial: nous sommes profondément convaincus qu'ils sont les mieux outillés et les plus expérimentés pour le développement d'approches sérieuses et efficaces de la philosophie grand public. Tout cela afin que circulent le plus possible la philosophie et les idées, pour un monde meilleur.

## Souvenir

suite de la p. 11

niveau, qui se ferment à la pensée; ce sont les enseignants qui n'ont plus de ressources pour éveiller la curiosité et nourrir l'imagination, pour inspirer par leur exemple même non seulement le plaisir du savoir mais aussi, d'une manière générale, la passion de la vie. Car ses inventaires n'étaient pas uniquement de nature livresque. Il m'avait remis par exemple, à l'intention de ma fille, la copie d'une liste d'adresses qui pouvaient être utiles aux étudiants: librairies, musées, cinémas de répertoire,

revues, etc. Son désir d'informer, d'aider, de stimuler, se déchaînait aussitôt qu'il sentait l'intérêt qu'on portait à ceci ou cela, chez ses collègues aussi bien que chez les inconnus avec qui il bavardait au restaurant. Rarement à court d'idées, quand cela lui arrivait, il se rattrapait à la première occasion. Et ses suggestions n'étaient jamais banales.

Je le consultais toujours pour mon travail, et je ne sais plus combien d'idées de publication il m'a proposé d'envisager. Quelques-unes ont marché,

notamment deux traductions qu'il a réalisées lui-même, dont une a gagné le prix du gouverneur général de la catégorie. Ce n'était pas un traducteur, et ce travail lui a coûté beaucoup. Qu'importe, il ne faisait pas cela pour sa carrière ou sa réputation, encore moins pour l'argent, mais pour s'occuper et pour me faire plaisir, parce qu'il faisait attention à moi. Ce que je lui dois, affectivement, intellectuellement et professionnellement — mais tout cela ne faisait qu'un — est incommensurable. Il

ne se passe pas un jour où, devant des décisions à prendre, des choses à juger, des bouleversements qui me déstabilisent, je ne me demande, pour m'orienter: «Qu'est-ce que Jean m'aurait dit?» Je remercie mon ami Michel Vacher de me faire entendre, à travers ces dialogues, la voix qui m'aide encore à répondre, et de permettre à d'autres qui ne l'ont pas connu de rencontrer indirectement un esprit peu commun.

Giovanni Calabrese

Directeur: Giovanni Calabrese; codirectrice: Micheline Gauthier; assistants à l'édition: Richard Raymond et Marie Calabrese; relation de presse: Félix J. Philantrope  
Éditions Liber, 2318, rue Bélanger, Montréal, Québec, H2G 1C8; téléphone 514-522-3227; télécopie 514-522-2007; site: www.editionsliber.com; adresse électronique: info@editionsliber.com

### Diffusion

**Canada:** Diffusion Dimedia, 539, boulevard Lebeau, Montréal, Québec, H4N 1S2; téléphone 514-336-3941; télécopie 514-331-3916; adresse électronique: general@dimedia.qc.ca  
**France et Belgique:** Diffusion du nouveau monde, DNM, 30, rue Gay-Lussac, 75005 Paris; téléphone 01 43 54 49 02; télécopie 01 43 54 39 15; adresse électronique: direction@librairieduquebec.fr  
**Suisse:** Servidis, 5, rue des Chaudronniers, C. P. 3663, CH-1211, Genève 3; téléphone 022-960-9510; télécopie 022-960-9525; adresse électronique: admin@servidis.ch

Les éditions Liber reçoivent des subventions du Conseil des arts du Canada, du ministère du Patrimoine (Fonds canadien du livre) et de la Sodec.

